

*NOUVEAU*  
**JOURNAL**  
*HELVÉTIQUE,*  
O U  
**ANNALES LITTÉRAIRES**  
*ET POLITIQUES*

DE l'Europe, & principalement de la Suisse.

*DEDIÉ AU ROI.*

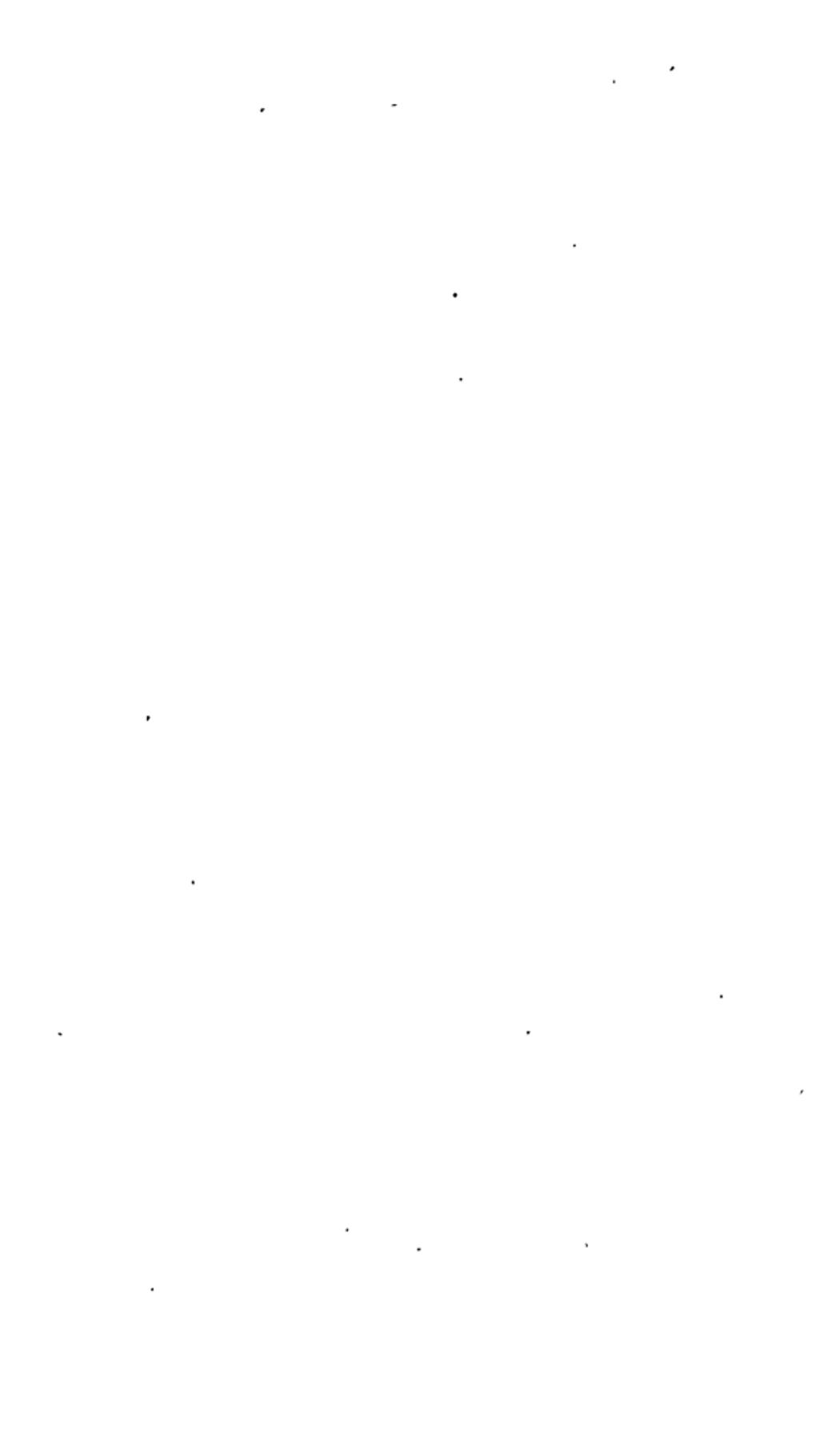
---

FEVRIER 1780.

---



*A NEUCHÂTEL,*  
De l'imprim. de la Société Typographique.





NOUVEAU JOURNAL  
*HELVÉTIQUE.*



*PREMIERE PARTIE.*  
ANNALES LITTÉRAIRES.

---

*I. Article qui n'aura vraisemblablement guere  
de lecteurs.*

**J**E commence hardiment ce Journal par entretenir mes souscripteurs de morale, & qui plus est, de christianisme, à l'occasion d'un petit livre intitulé *le Catéchumene instruit & admis à la sainte communion*, de l'imprimerie de la Société Typographique de Neuchatel, 1780.

La dédicace de cet ouvrage a quelque chose de touchant. C'est un pasteur âgé, qui le dédie à son petit fils & son élève. "Mon église, lui dit-il, avait besoin de ce petit livre, elle l'a désiré; je l'ai composé, & c'est

à vous, mon tendre ami ! que je le dédie. Quand il ne vous ferait pas aussi utile qu'il l'est, il vous sera précieux, parce qu'il vous vient de la part d'un grand-père qui vous chérit de tout son cœur. „ O combien cette expression naïve des plus doux sentimens de la nature, combien ce style simple, & ce ton, si j'ose le dire, patriarchal, n'est-il pas préférable aux tournures ingénieuses & recherchées, au faste, à l'entortillage des épîtres dédicatoires ordinaires ! Celle-ci, c'est le cœur d'un homme juste qui l'a dictée ; on le sent, & on s'émeut en la lisant.

Cet ouvrage est recommandable à divers égards : par sa brièveté, en 50 pages, il renferme tout ce qu'il y a de plus essentiel dans la religion : par une simplicité vraiment apostolique, qui le met à la portée de tout le monde, & qui devrait être le caractère distinctif de tous les ouvrages de ce genre : par un ton de vérité & de persuasion, sans lequel il devient impossible de lire avec quelque plaisir ce qu'on écrit sur de semblables matières.

Reprenrai-je après cela des inexactitudes de style ? Reprocherai-je à l'auteur de dire, par exemple, *une fois que*, au lieu de *dès que*, *aussi-tôt que* ? Lui ferai-je un crime d'avoir employé des phrases, telles que : “ nous ramener au *bonheur* que nous avons eu le

*malheur* de perdre ? Cela n'est certainement pas élégant : mais soyons un peu moins littérateurs ; laissons là le style, & parlons des choses.

Il n'y a que onze leçons très-courtes, après lesquelles le *catéchumene*, suffisamment *instruit* au gré du pasteur, est *admis à la sainte communion*. Je n'en voudrais pas davantage ; mais je les voudrais autres.

Parcourir avec les catéchumenes, comme c'est l'usage de notre pays & de plusieurs autres pays protestans, toutes les parties de la religion en trente ou quarante leçons, c'est le moyen le plus sûr de faire en sorte qu'ils ne se souviennent de rien. Toutes ces choses presque étrangères pour eux, & dont ils ne sentent point assez la liaison, se confondent & s'embrouillent dans leur faible intelligence ; leur esprit trop peu exercé ne saurait les retenir ; tout leur échappe à la fois, il ne leur en reste rien, ou du moins les mieux instruits n'en conservent qu'un souvenir confus : quelques idées isolées les auront peut-être frappés ; mais n'y cherchez point d'ensemble, point de système ; tout est resté déconfus.

Je le répète, & on le sentira un jour, l'instruction est trop longue : on a oublié le sage conseil d'Horace :

*Quicquid præcipies, esto brevis.*

Onze ou douze leçons, dont on ferait bien sentir la liaison, feraient plus utiles, & s'oublieraient moins.

Mais, dira-t on, les jeunes gens ne seront pas suffisamment instruits. Je soutiens qu'après ces douze leçons bien faites, ils le feront beaucoup mieux qu'après une instruction plus alongée. D'ailleurs, qui dit qu'il ne faille enseigner la religion aux jeunes gens, que pendant qu'ils sont catéchumènes? Jusqu'alors promenez-les à votre gré de détail en détail: mais alors, efforcez-vous de rassembler, de lier, d'enchaîner leurs idées, de leur former un système abrégé de christianisme. Cela importe plus qu'on ne pense: à moins que d'avoir un pareil système, on ne saura jamais sa religion: on pourra être très-dévoit, mais non pas bon chrétien.

Il suffira de transcrire les titres des onze leçons de mon auteur, pour faire voir qu'il ne remplit pas exactement mes vues. I. Des diverses religions qu'il y a dans le monde. II. Ce que Dieu est. III. Ce que nous sommes. IV. L'Histoire sainte. V. Sa certitude. VI. La grandeur de Jésus-Christ. VII. Nature du culte qu'il a établi. VIII. Sacremens qu'il a institués. IX. Sa morale. X. Le jugement dernier. XI. Folie du déisme.

Il y a bien, si l'on veut, quelque liaison entre ces différents sujets; mais elle est faible

& lâche ; mais je vois là bien des omissions : ce n'est pas le système du christianisme.

Me fera-t-il permis de tracer en peu de mots la route que je pense qu'il faudrait suivre , ou à peu près ? Je serai court : car je ne veux qu'indiquer une méthode qui me paraît préférable à l'usage reçu , sans la détailler , ni plaider pour elle. Je la propose & c'est tout.

*Leçon I.* Le christianisme est l'alliance de Dieu avec les hommes. Ce que c'est qu'une alliance. Ce que celle de Dieu a de particulier. Combien elle nous est avantageuse , &c.

*Leçon II.* Graces accordées à ceux qui acceptent cette alliance. 1°. Rémission des péchés. Explication de ce dogme , qui en prévienne l'abus. 2°. Vie éternelle. Explication qui fasse sentir comment on peut s'y préparer.

*Leçon III.* Conditions indispensables de cette alliance : 1°. croire , & 2°. s'amender. Leur justice. Leur facilité. Crime de les violer.

*Leçon IV.* Nature , caractères & effets de la foi en général.

*Leçon V.* Foi en Dieu.

*Leçon VI.* Foi en Jésus-Christ. En quoi elle consiste. Sa nécessité.

*Leçon VII.* Preuves de la foi.

*Leçon VIII.* Foi au S. Esprit & à l'Eglise.

60 que c'est, & à quoi elle nous oblige.

*Leçon IX.* Seconde condition : s'amender ou se corriger. Ce qu'il faut pour cela. 1°. Connaître les défauts. 2°. Prendre une ferme résolution de les abandonner. 3°. Conserver cette résolution par la vigilance & par la prière.

*Leçon X.* Principes généraux de la morale. Amour de Dieu. Son importance. A quelles marques on peut le reconnaître.

*Leçon XI.* Amour du prochain & amour fraternel. En quoi ils diffèrent. Comment ils se manifestent.

*Leçon XII.* Renoncement au monde & à soi-même. Pourquoi nécessaire. Également raisonnable, juste, avantageux.

*Leçon XIII.* Sacremens, signes de l'alliance de Dieu. Dispositions requises pour y participer.

Il me semble que je mettrais bien ces treize leçons en 60 ou 80 pages, qu'il ne me faudrait pas treize heures pour les faire comprendre parfaitement à des jeunes gens médiocrement instruits, qu'elles présentent toutes les vérités de la religion dans une dépendance sensible les unes des autres, qu'elles forment en un mot un système abrégé, très-complet & bien lié, de tout le christianisme. Si l'on a eu la patience de me lire,

& qu'on ait encore celle de me méditer, je consens qu'on en juge.

Je n'ai pas tout dit. J'ai encore une chose à critiquer dans l'ouvrage que j'annonce. La formule qu'emploie l'auteur pour admettre son catéchumene à la communion, n'est point du tout à mon gré. Elle n'en plaira sans doute que davantage à la plupart des gens. Il n'y est pas dit un mot du renoncement au monde.

Cela plaira beaucoup sans doute à un grand nombre de personnes, & je n'en suis pas surpris. Qui veut aujourd'hui renoncer au monde ? Tant de femmes voudraient être à la fois religieuses, philosophes & mondaines ! Tant de gens trouvent déraisonnable, prématurée, inobservable, cette incommode promesse de renoncer au monde ! il n'y a qu'à la retrancher, & chacun sera content. Fort bien. Comme la loi de l'Évangile ne nous convient plus, il n'y a qu'à la changer : rien n'est plus simple en effet, & j'admire la subtilité de l'expédient. Voyons pourtant encore, avant d'en venir à cette réforme. Entendons-nous.

D'abord, cet usage de renoncer au monde en entrant dans l'Église, ce fâcheux usage dont on voudrait secouer le joug, ce n'est pas une invention moderne de quelque moine fanatique : c'est malheureusement une insti-

tution de l'Eglise primitive. Cela est triste , mais que faire ? La bienfiance veut qu'on ait quelqu'égard à cela.

Et puis, à quoi bon ce retranchement , si l'on ne vient à bout tout d'un tems de corriger l'Evangile ? N'y est-il pas dit que *nul ne peut servir deux maîtres ; que si quelqu'un aime le monde , l'amour du Pere n'est point en lui ?* Jésus n'y déclare-t-il pas que , pour le servir , il faut absolument renoncer à soi-même ? Ne refuse-t-il pas même de recevoir au nombre de ses disciples un jeune homme , d'ailleurs bien disposé , seulement parce qu'il ne veut pas distribuer tout son bien aux pauvres pour le suivre ? J'avoue que tout cela me paraît un peu embarrassant.

On me dit qu'il y a des ecclésiastiques philosophes , bien différens de ces Pharisiens hypocrites , toujours prêts à *imposer aux autres hommes des fardeaux qu'ils ne voudraient pas toucher du bout du doigt* , qui charitablement seraient assez d'avis qu'on tempérât la rigueur de cet engagement. J'ai peine à le croire. Tout ecclésiastique a lu l'Ecriture.

Je ne vois qu'un moyen de se mettre à son aise : c'est , après avoir supprimé cette désagréable promesse de renoncer au monde , de ne jamais lire la Bible , de peur qu'on n'y trouvât par hasard des choses tout aussi in-

quiétantes. C'est au reste le parti que bien des gens prennent, sans attendre qu'on le leur conseille.

Ne plaisantons plus :

*Quanquam ridentem dicere verum*

*Quid vetat ?*

& quoiqu'il soit en vérité très-naturel de plaisanter un peu des personnes dont il s'agit ici. Mais enfin, parlons sérieusement, & raisonnons.

De quoi s'agit-il ? De renoncer au monde ? Et qu'est-ce que renoncer au monde ? Y a-t-il quelqu'un qui puisse s'imaginer que pour cela il faille sortir du monde ? N'y a-t-il que les moines qui renoncent au monde ? Et l'observation de ce vœu repeuplerait-elle de solitaires les déserts de la Thébaïde ? Il n'y a point d'exemple plus parfait d'un entier renoncement que celui de ce Jésus qui vécut toujours au milieu des hommes.

On va m'objeeter que je reste dans le vague. Point du tout. Voici bien nettement à quoi l'Eglise veut que s'engagent les catéchumènes : c'est à renoncer sans murmure & sans regret au monde, à leur intérêt, à leurs plaisirs, à l'estime des autres hommes, toutes les fois que Dieu l'exigera d'eux. Rien de plus, rien de moins. Je défie qu'on puisse donner un autre sens aux termes dont on se

fert parmi nous, selon l'usage de l'Eglise primitive, dans la confirmation du vœu du baptême.

Qui dira que cette promesse soit déraisonnable? Ce ne sera certainement pas un homme qui admette les principes du christianisme. Eh! si Jésus-Christ nous proposait d'abandonner tous nos biens pour le suivre, s'il nous imposait cette condition, comme au jeune homme de l'Evangile; faudrait-il pour cela refuser de se mettre au nombre de ses disciples? A quiconque aura le courage de me répondre *oui*, je n'ai rien à lui dire; ce n'est pas avec lui que je raisonne.

Mais ne sommes-nous point toujours dans le vague? Car enfin, comment saurai-je que Dieu m'appelle à renoncer au monde? . . . Comment! Cette question m'étonne. Pour moi, il me semble que Dieu nous parle assez clairement, & qu'il ne tient qu'à nous de voir bien distinctement, quand il veut que nous renoncions au monde. Examinons si je me trompe.

Dieu parle par sa Providence. Si elle m'assigne la pauvreté, Dieu veut que je renonce à la richesse: si je perds l'estime de mes semblables, Dieu veut que je sache m'en passer, &c. Cela n'est pas douteux à mon avis, & il n'y a rien là de vague. En renonçant au monde, l'homme se soumet donc sans ré-

serve à la Providence : murmurerait-il de ce qu'elle lui refuse ou lui reprend des avantages auxquels il a renoncé ? A ce premier égard on ne contestera vraisemblablement pas que le renoncement au monde ne soit un devoir.

Dieu parle encore par sa loi, soit naturelle, soit révélée. Toutes les fois donc que nous ne saurions remplir notre devoir, faire ce qu'il nous commande, sans renoncer à notre intérêt, à nos goûts, à nos amusemens, à la bienveillance ou à l'estime d'autrui, c'est comme s'il nous disait qu'il exige que nous y renoncions, & il faut le faire. Cela n'est-il pas clair ? Que reste-t-il là de vague ? Tout n'est-il pas déterminé avec précision ? Or je ne vois pas que ce soit trop promettre, ni même qu'on puisse moins promettre, ni qu'on puisse faire une telle promesse trop tôt, trop absolument, & trop solennellement.

Vous voyez donc qu'il suffit de l'expliquer, pour faire tomber toutes les objections ; & je défie, je le répète, qu'on en donne une autre explication. Ainsi, laissons nos catéchumenes renoncer au monde ; ou, ce qui revient au même, laissons les promettre qu'ils ne le préféreront jamais à Dieu. Quoi qu'on en dise, il n'y a rien de si étrange dans cette promesse.

Après cela, si l'homme qui a renoncé au

monde de cette maniere, peut vivre dans la dissipation, être tous les jours hors de chez lui, voir indistinctement toutes sortes de personnes, fréquenter des sociétés frivoles, se trouver souvent dans des assemblées nombreuses; s'il hantera les bals & les spectacles: c'est assurément ce que je n'ai garde de discuter aujourd'hui. Chacun décidera cette question comme il l'entendra.

Mais j'oserai bien dire que celui qui ne voudra pas renoncer tout-à-fait au monde, eût-il d'ailleurs les meilleures dispositions imaginables, & le caractère le plus honnête, ne fera jamais qu'à demi honnête homme.

Christianisme à part, pourquoi l'excellent Cicéron, par exemple, se conduisait-il quelquefois si peu moralement? L'amour de la gloire en était la cause: il n'avait pas renoncé au monde. Pourquoi la vertu de Caton était-elle à toute épreuve? C'est que, sans être chrétien, il avait renoncé au monde.

On ne s'attendait guere

A voir *Caton* dans cette affaire.

Je sens que mon raisonnement peut être tourné en ridicule: mais je sens aussi qu'il est solide. Trouvez-moi sur la terre un homme *intègre* qui n'ait pas renoncé entièrement au monde: montrez-moi un défaut, une seule mauvaise action, qui ne vienne

pas de l'attachement au monde, & j'ai tort.

J'approuve donc hautement la formule de la réception de nos catéchumenes, & je ne saurais être d'avis qu'on la change. J'en admire la profonde sagesse, en ce qu'elle découvre aux catéchumenes la source unique de tous les vices, la racine trop féconde de tous les maux qui affligent le genre humain; en ce qu'elle indique le seul moyen d'être toujours prêt à remplir ses devoirs.

Mais quoi!... dans un Journal imprimé en 1780, une longue dissertation presque théologique! une espece de sermon! Je suis tout effrayé de mon audace.

Lecteur impatienté! daignez écouter de grace mon humble justification. J'ai été court, je n'ai point déclamé; je ne me suis point armé d'une effarouchante gravité: de quoi vous plaignez-vous? Il faut tâcher, autant qu'il est possible, de satisfaire un peu tous les goûts.

*Renuis quod tu, petit alter.*

Il se peut qu'il y ait parmi mes souscripteurs quelques personnes religieuses: peu, je le crois; mais quelques-unes pourtant. Un article du genre de celui-ci leur fera peut-être plus de plaisir que vingt autres... Et pourquoi me ferait-il défendu de penser de tems en tems à eux?

Quelqu'un pensera qu'au moins ce n'est pas le moyen d'accréditer ce Journal. La remarque est vraie peut-être; mais je ferai rarement de semblables articles: car je suis beaucoup plus littérateur que théologien... Je ne suis même du tout point théologien. C.

---

II. *Essai sur la colonie de Sainte-Lucie, par un ancien intendant de cette isle, &c. Neuchâtel, de l'imprimerie de la Société Typographique, 1779.*

J'AI lu cet ouvrage avec le plus grand plaisir. On aime à entendre un homme qui a été sur les lieux, qui a vu par lui-même, qui vous parle d'après ses propres expériences & ses propres observations: on l'écoute avec plus de confiance que nos éloquens philosophes politiques, qui, sans être jamais fortis de l'Europe, raisonnent du climat des Indes, & prescrivent aux rois tout ce qu'ils ont à faire pour tirer le parti le plus avantageux de ces établissemens éloignés, que ces écrivains ont vus sur la carte, étudiés dans des relations, & observés de leur mieux par les yeux d'autrui.

Le style même de cet essai contribue à en rendre la lecture plus agréable; c'est le style de la chose. Il est simple sans être négligé,  
&

& précis fans sécheresse : rien de recherché, rien d'inutile, tout est naturel & intéressant.

L'extrait d'un semblable ouvrage est agréable à faire pour le Journaliste lui-même, & il doit amuser le lecteur.

Ce fut en 1640 que les Français s'emparement de Sainte-Lucie. Au moins cette fois l'Européen ne fut pas usurpateur : l'isle était déserte ; seulement quelques Caraïbes y venaient de tems en tems pêcher des tortues.

Quarante hommes qui s'y établirent sous la conduite d'un gouverneur, firent le premier défrichement, éleverent la première maison, & acquirent ainsi un droit réel & solide à la possession de l'isle.

Plusieurs gouverneurs furent assassinés par les Caraïbes, qui avaient occupé une partie de l'isle, & dont il est surprenant qu'ils se défiaient aussi peu, sur-tout les derniers, que le sort de leurs prédécesseurs aurait dû, ce semble, rendre plus prudents.

L'Angleterre, ennemie de la France dans tous les tems, sur toutes les mers, & dans toutes les parties du monde, ne tarda guere à lui contester la possession de Sainte-Lucie. Le sort des armes a varié ; mais enfin, par le dernier traité, l'isle a été rendue aux Français.

Un canal de sept lieues la sépare de la Martinique. Elle n'offre d'abord à la vue

qu'un amas de monts escarpés, couverts de hautes & épaisses forêts; il y a cependant quelques plaines, mais presque toutes les plantations se trouvent sur la croupe de ces monts. On voit couler entr'eux quelques rivières; mais la plupart, au lieu de se décharger librement dans la mer, forment des marais infects, dont les exhalaïsons corrompent l'air. Les vapeurs qui s'élevent de ces vastes bois impénétrables au souffle salubre des vents, & l'ardeur des rayons du soleil, rendent cet air encore plus mal-sain. De là les fièvres de Sainte-Lucie: cette isle dévorait les nouveaux colons qu'on voudrait y envoyer. La première année en emporterait un tiers: un autre tiers périrait dans l'espace de quatre ou cinq ans; les autres ne vieilliraient pas sous ce ciel étranger. C'est à ce prix que l'Europe achete les productions de l'Amérique.

A mesure que Sainte-Lucie se peuplera, & que les bois abattus feront place aux terres cultivées, l'air se purifiera: l'homme change jusqu'à la qualité de l'air des lieux qu'il habite. Mais l'isle ne cessera d'être un séjour mal-sain, que lorsqu'on aura procuré un cours libre aux rivières, & qu'elles porteront sans obstacle leurs eaux à la mer.

Au reste, les lieux élevés sont plus sains:

on y respire un autre air, on y est sous autre climat.

Sur les montagnes, le terrain est si profond, que souvent de grands arbres ment, ou sont renversés, faute de racines.

Un port excellent, le meilleur de toutes les Antilles, doit rendre cette isle précieuse à la France: on le nomme le *Carénage*. On peut y caréner un vaisseau de 80 pièces canon: les navires ne peuvent y entrer qu'à un & à la toue: vingt vaisseaux y seroient à l'aise à l'abri des ouragans; ils n'y sont jamais piqués des vers: on en sort par tous les vents, & l'escadre la plus nombreuse s'en va au large en moins d'une heure. Avec ce port sûr, tranquille, facile, inabordable à une flotte ennemie, réunit tous les avantages.

Il n'en est pas de même du bourg du *Carénage*, chef-lieu de l'isle. Il est formé d'une trentaine de baraques, bâties sans goût & tumultuairement, dans un emplacement très-mal-sain, où l'on manque d'air & où l'on est dominé de toutes parts. Ici comme ailleurs, le hasard, bien plus que la réflexion, semble avoir présidé au choix qu'ont fait les hommes du lieu de leur demeure.

Les negres, accoutumés à un climat brûlant, souffrent beaucoup moins que

blancs, de celui de Sainte-Lucie. Il est remarquable que la petite vérole, si dangereuse parmi nous, ne soit point redoutable dans cette isle; à peine quelques personnes en sont-elles marquées. Serait-ce un privilège des pays chauds?

Les saisons ne sont pas là inconstantes, comme ici. Il n'y pleut guère que l'hiver, c'est-à-dire, depuis la mi-mai jusques vers la fin de septembre; & alors il y pleut presque sans cesse. C'est comme dans l'isle fortunée de Robinson. Après la pluie, on voit beaucoup de mouches luisantes, qui jettent une lueur très-vive. « Les buissons, les cotons, café, & généralement tous les arbrisseaux, sont remplis d'une multitude d'étincelles qui forment un spectacle aussi singulier que brillant. » Il est rare qu'on entende le tonnerre gronder faiblement; on ne se souvient pas d'avoir vu tomber de grêle; les tremblemens de terre, quoiqu'assez fréquens, ne causent pas de ravages: des maisons basses & bâties en bois, ne sont pas renversées par leurs secousses; les habitans s'en inquiètent peu.

L'auteur n'a jamais observé que ce phénomène fût annoncé par une chute précipitée du thermometre, mais seulement par le calme profond de la mer & par la pesanteur de l'air, à laquelle succède un petit vent frais,

qui s'éleve un instant avant que la terre s'ébranle.

De tous les grands fléaux de la nature, un seul est à craindre pour Sainte-Lucie, c'est l'ouragan, l'affreux ouragan, dont l'effort impétueux arrache les plantations, déracine les arbres, écrase les bestiaux, disperse au loin les débris des habitations renversées, écorche, pour ainsi dire, la terre, & dont les vestiges effrayans peuvent à peine être effacés par le tems & par le travail.

La chaleur ne ferait pas plus insupportable dans cette isle que celle de la canicule en Europe, si ce n'était sa continuité.

Le sol est fertile, comme celui de toute terre neuve. Le coton & le cacao y réussissent très-bien; le café y vaut mieux qu'à la Martinique; le sucre, le tabac, l'indigo, le riz, qui fourniraient une nourriture saine aux habitans, pourraient y être cultivés avec succès. Malheureusement, dit l'auteur: "le dégoût que la plupart des hommes ont pour tenter de nouveaux établissemens, la paresse & l'indolence qu'occasionnent les climats chauds, ont toujours détourné les habitans des isles de faire des tentatives; & de là vient que la culture aux isles est toujours au même point." Combien de progrès n'a pas arrêté cette obstination à suivre les routes battues! Que de maux d'un autre

côté n'a point causé l'orgueilleuse manie de s'en écarter ! Je dirais volontiers :

*Vestigia veterum nec sequaris, nec vites.*

Les bestiaux languissent à Sainte-Lucie ; ils y manquent d'eau fraîche & courante ; ils n'y paissent que l'herbe des marais , toujours dangereuse pour eux : cinq mois de sécheresse presque absolue brûlent les prairies. A l'arrivée de l'auteur dans l'isle , les pâturages étaient déserts ; il essaya de les repeupler , regardant cette branche de commerce “ comme la plus propre au pays , la plus utile à ceux qui l'habitent , & celle qui réunit le plus d'avantages. „ Nous voyons en effet prospérer tous les pays riches en bestiaux ; nous y voyons régner l'aisance & l'égalité ; la misère en est bannie. Mais peut-on se flatter de procurer cet avantage à Sainte-Lucie , d'après ce qu'en dit notre auteur lui-même ?

Ce coup - d'œil général sur l'isle est suivi d'un tableau de ses productions , ou nous choisirons ce qui nous a paru le plus curieux & le plus capable d'intéresser nos lecteurs.

Les arbres des forêts sont remarquables par leur dureté : plusieurs résistent à la hache qui les abat ; souvent elle se brise contr'eux.

Il croît dans cette isle un arbre très-recherché pour les ouvrages de menuiserie , par la beauté & la diversité de ses nuances ;

c'est le *mancenilier*. Le cœur de cet arbre tient du bois d'amaranthe, du bois fatiné & du bois rose; il prend aisément le lustre: rien de plus beau qu'une armoire ou un bureau de ce bois; mais il coûte, même aux isles, cinq ou six cents livres. En voici la raison. Le fruit odorant de cet arbre, le suc laiteux qui découle de ses branches rompues, est un poison dangereux: l'eau de la pluie qui tombe de ses feuilles, occasionne des enflures: le poisson qui a avalé de ces feuilles venimeuses (car cet arbre croît souvent le long du rivage de la mer), devient lui-même venimeux. Dès lors, on ne peut abattre le *mancenilier* sans les plus grandes précautions. Il faut avoir allumé du feu tout autour, pour le dépouiller de ses feuilles; il faut avoir laissé plusieurs jours au suc laiteux qui circule dans ses branches, pour se dessécher, afin de pouvoir l'abattre sans danger.

On trouve aussi à Sainte-Lucie un arbre à cannelle, dont le goût est fort semblable à celui de la cannelle de Ceylan, & qui a les mêmes propriétés. " Qu'il serait à souhaiter, s'écrie l'auteur, que l'on fit plus de recherches sur une branche de commerce si utile, & que la nation qui croit la posséder exclusivement nous fait payer si cher! „

Les légumes d'Europe dégénèrent à Sainte-

Lucie : lá laitue & le chou n'y pomment que très-imparfaitement ; l'oignon n'y vient que très-difficilement ; la rave est cordée avant de sortir de terre. Les fleurs même souffrent de la sécheresse du climat , & privées des rosées rafraîchissantes de la nuit , ne conservent pas leur parfum. Le jasmin seul se plaît dans cette terre aride : il s'éleve à sept ou huit pieds de hauteur ; sa tige prend quelquefois quatre ou cinq pouces de grosseur ; ses fleurs , beaucoup plus larges qu'en Europe , durent toute l'année , & exhalent un parfum très-agréable.

Les fruits que cette isle fournit à ses habitans , n'ont presque rien de commun avec les nôtres. L'*ananas*, dont la culture exige ici tant de soins , y croît dans des coins de terre abandonnée , sur les lisieres des chemins , & devient très-gros & d'un goût exquis : on en mange presque toute l'année. Une petite pomme de figure oblongue , & dont le goût n'a rien d'agréable , est remarquable par une forte odeur de rose : c'est de cette pomme qu'on se sert pour donner au tabac du canton de Macouba dans la Martinique , naturellement presque inodore , le parfum singulier qui en fait l'agrément.

Cette isle , comme nous l'avons dit , se trouvait en 1763 presque entièrement dépourvue de bestiaux. Mais il y avait beaucoup

de cochons domestiques, dont la chair a un goût fort supérieur à celle des nôtres; & beaucoup de chevres qui, rarement renfermées, nourries à peu de frais, n'exigeant aucun foin, & multipliant beaucoup, sont une grande ressource pour les habitans.

Il y avait aussi peu de volailles, de poules, de canards, de pintades: mais le goût en était exquis. La volaille de France ne peut être comparée à celle de Sainte-Lucie.

Les chevaux naturels de l'isle sont très-petits, mais infatigables: ils montent & descendent sans danger les montagnes les plus escarpées: on ne les ferre point; on n'est point obligé de les tenir à l'écurie; ils se nourrissent aisément, & conservent leur embonpoint, tandis que les chevaux qu'on fait venir du dehors, se soutiennent à peine; ce qui n'est pas surprenant. Il est rare que les êtres déplacés par l'homme, soient favorisés de la nature; elle semble souvent vouloir se venger d'être ainsi contrariée.

Les poissons & les oiseaux n'ont ici rien de particulier. On y retrouve l'hirondelle, le merle, la grive, le ramier, la tourterelle de nos climats, avec le perroquet, le colibri & les autres oiseaux de l'Amérique.

Parmi les autres coquillages, qui sont une partie de la nourriture des habitans de l'isle, on distingue la crabe. Renfermée une partie

de l'année dans son trou, elle en sort vers le mois d'avril pour changer de peau, & descend à la mer pour s'y baigner. Alors la terre en est couverte. En se retirant le soir dans les bois, elles causent un bruit semblable à celui que feroient plusieurs personnes en marchant : le frémissement des feuilles sous les pattes de ces animaux marchant par milliers vers leurs retraites, effraierait aisément ceux qui n'en connaîtraient pas la cause.

Les tortues sont communes aussi sur les rivages de Sainte-Lucie, & il y en a de monstrueuses ; on en trouve qui pèsent quatre ou cinq cents livres. La chair de la femelle, quoiqu'un peu fade, est assez bonne à manger : en paté, ou à la broche, elle approche du goût du veau.

Au reste, Sainte-Lucie est sujette aux mêmes incommodités que toutes les terres nouvelles. On y sort toujours en bottes, pour se garantir des piquures douloureuses du maringouin, de l'imperceptible moustique, & de divers autres insectes que produisent en foule la chaleur & l'humidité. Tout y est rempli de serpens venimeux, de scorpions qui se glissent par-tout, dans le linge, dans les habits, dans les papiers, dans les souliers, dans les bottes, dans les pantouffles.

Cette isle abonde par-contre [a] en plan-

---

[a] Je fais que *par-contre* n'est pas élégant ;

tes médicinales. L'auteur voudrait que la cour fit la dépense d'y entretenir, ainsi que dans les autres colonies nouvelles, un botaniste habile & zélé, dont les découvertes suppléeraient aux remèdes qu'on est obligé de tirer d'Europe.

D'après cet exposé, on voit que Saint-Lucie mérite l'attention du gouvernement. Cette colonie, aujourd'hui languissante, & dont le faible commerce ne produit rien, pourra, par une sage administration, s'élever par degrés à une haute prospérité. En tems de guerre, c'est un boulevard qui menace les possessions de l'Angleterre, & protège celles de la France. La bonté seule de son port suffirait pour la rendre importante.

Il est vrai que cet établissement est au berceau, que son enfance durera long-tems. Mais sans efforts, sans dépenses, on peut le fortifier & favoriser ses progrès.

Premier moyen. Permettez aux petits bâtimens étrangers d'approvisionner l'isle de comestibles; les vivres y seront la moitié moins chers; on pourra y entretenir plus de negres; il en résultera un accroissement de culture considérable. Les bâtimens d'Europe sont trop grands, pour trouver dans l'isle

---

mais je ne connais point de mot dans la langue, qui en rende précisément le sens.

de quoi se charger en retour : la consommation qui se fait à Sainte Lucie est un objet très-médiocre. Levez donc tous les obstacles, toutes les défenses. "Le commerce est un fleuve. Que son cours soit libre, toute la colonie s'en ressentira. Vient-on à le gêner, à y mettre des entraves? la colonie languit; & dans tout état qui est à son berceau, la langueur amène le dépérissement; & de ce dernier à la ruine totale il n'y a qu'un pas. „

Second moyen. Que la colonie ne soit pas, si l'on veut, exempte d'imposition; il faut bien que dès sa naissance elle s'accoutume à porter le joug de la dépendance : mais au moins, que d'abord ce joug soit léger; qu'il ne l'accable, qu'il ne la surcharge, qu'il ne l'écrase pas. Point de droits d'entrée & de sortie; ils seraient coûteux à percevoir, rapporteraient peu, nuiraient beaucoup, & produiraient de fréquentes contrebandes. Qu'on fasse plutôt payer par tête de negre une capitation proportionnée à ce que vaut annuellement un negre au particulier qui a de quoi l'acheter & le nourrir. Le nombre des negres que possède chaque propriétaire, indique l'état de ses facultés; c'est à proportion de leur nombre qu'il s'enrichit. Cette méthode d'imposition, facile à percevoir, où la fraude aurait rarement lieu, qui épargnerait le pauvre sans décourager le

riche, produirait, selon le calcul de l'auteur, quatre-vingt mille livres; & cette somme augmenterait incessamment avec la prospérité de la colonie.

Le commerce & la culture doivent être également favorisés & encouragés, si l'on veut faire fleurir les établissemens des isles: ces deux objets y sont bien plus étroitement liés que par-tout ailleurs, l'agriculteur & le négociant ne peuvent s'y passer l'un de l'autre. C'est le négociant qui convertit en or les denrées de l'habitant, & cet or retourne au négociant pour les marchandises qu'il fournit à l'habitant. C'est l'habitant qui convertit en or les marchandises du négociant; & de cet or le négociant achete les denrées de l'habitant. Par cette circulation, tout vit, & le cultivateur est riche, quoiqu'il ne recueille ni or ni argent, & que le négociant ne lui en apporte guere.

Il faut donc des bras à Sainte-Lucie pour que son commerce fleurisse. On y a débarqué cinq cents passagers, il est vrai: mais quels hommes? Quelques artisans, parmi lesquels il s'en trouvait, dont le métier ne pouvait s'exercer dans la colonie; très-peu de cultivateurs; une foule de libertins & de fainéans qu'on ne peut engager au travail, qui veulent s'enrichir sans rien faire, qui aiment mieux demeurer vagabonds que de se conf-

truire une case. De tels hommes n'ont point de bras; par-tout ils sont à charge à la terre. D'ailleurs, les maladies consomment les deux tiers des passagers: lardeur du soleil les met hors d'état de cultiver la terre... Et puis, le blanc ferait-il ce qu'il ne voit faire qu'à des negres? "L'homme libre ne travaillera jamais à côté de l'esclave."

De qui donc peupler l'isle? De ses propres habitans que l'aisance y fixera, y multiplieta; de ceux des isles voisines, que la même aisance y attirera; de Français, à qui leur fortune permette d'acheter des negres, pour cultiver leurs terres.

Une autre chose à faire, c'est de simplifier l'administration. Qu'il n'y ait qu'un seul chef, sur-tout qu'il n'y en ait pas deux de profession différente, toujours nécessairement divisés par leur maniere de voir, lors même qu'ils seraient unis par leurs intentions, ne choisissant presque jamais la même route, quoiqu'ils se proposent le même but, & n'étant ainsi jamais d'accord... "Eh! où trouve-t-on deux hommes qui voient le même objet avec les même yeux?"

Je ne puis me refuser au plaisir de transcrire ici ce morceau, par lequel l'auteur termine son ouvrage. "Qu'on y consacre donc une somme modérée; qu'elle soit sagement administrée par un ordonnateur qui en fasse

plus l'affaire de son cœur que celle de sa fortune; que l'habitant y soit invité, & pour ainsi dire caressé, & encouragé par toutes les facilités dont il peut *avoir besoin*; que l'agriculture & le commerce y-soient protégés par toute la faveur dont ces deux objets importants *ont besoin*. Que la crainte d'une imposition trop forte n'énervé point le courage du cultivateur; qu'une douce administration l'attache à sa demeure; qu'on lui procure les comestibles & les denrées utiles à un prix honnête & proportionné à ses facultés; qu'on lui assure un débit facile de ses récoltes, en multipliant les canaux du commerce; enfin, qu'on provoque par toutes les voies possibles l'accroissement de la colonie, & surtout qu'on entretienne cette émulation si précieuse, qui est parmi les hommes le germe & la source de tous leurs progrès: alors le pays se défrichera, le port se couvrira de vaisseaux, l'aisance des colons les mettra à même de satisfaire à leurs engagements, l'exactitude donnera de la confiance, la confiance assurera le crédit, ce crédit-doublera la valeur réelle; & cette isle, qui n'offre aujourd'hui qu'un désert, deviendra avec le tems un des boulevards des colonies voisines, ou leur ressource en tems de guerre, de disette, ou de calamités imprévues. C'est ce que la nation doit attendre d'un ministre

dont les sages projets sont si propres à faire tourner à l'utilité publique, des établissemens qui ne paraissent aujourd'hui qu'un gouffre de dépenses inutiles, ou l'objet incertain d'une espérance éloignée. »

Ce plan d'administration est beau; colonies, républiques, empires, s'il est bien suivi, tout fleurira: cette perspective est flatteuse & riante. Souhaitons que ce ne soit pas un nouveau chapitre à ajouter à la longue histoire des projets utiles, demeurés sans exécution.

Je n'ai absolument qu'un mot à critiquer dans cet essai: mais je l'ai sur le cœur, & on aura beau m'alléguer l'usage; je ne puis le pardonner à l'auteur. Pourquoi dire, *un troupeau de negres?*... Un troupeau! & c'est de nos semblables que nous parlons! Et nous autres blancs, que croyons-nous donc être? Je comprends qu'un habitant des isles dise: *mon troupeau de negres*, en parlant de ces malheureux, qu'il traite en effet comme des bêtes de somme: mais je suis surpris & révolté qu'on écrive: «le troupeau de negres fait la richesse d'une colonie, comme en Normandie les troupeaux de bestiaux.» Est-ce donc ainsi que l'homme ose parler de l'homme?

Je rendrai compte dans un autre Journal, de quelques mémoires qui se trouvent à la  
suite

suite de cet essai, qui n'est que de 92 pages.

Cet extrait est assez long, & sa longueur fait l'éloge de l'ouvrage. Il est très-difficile d'abrégé encore un abrégé intéressant & bien fait.

C.

III. *Observations sur la littérature en France, sur le barreau, les journaux, &c. ou lettres d'un Parisien à son ami en province, 1780.*

LES ouvrages de ce genre me paraissent toujours très-agréables à lire, pour peu que leur auteur ait de style & de goût. Présenter un tableau rapide de l'état de notre littérature avec quelques jugemens, quelques appréciations impartiales & bien faites, c'est un moyen sûr d'être lu, d'intéresser & de plaire. La même raison qui fait lire volontiers un journal médiocre, fait aussi qu'on aime la lecture d'un livre de cette espèce. L'auteur, quoi qu'il puisse en penser, est un peu des nôtres: il est journaliste en grand; nous le sommes en détail... Qu'il prenne garde à la manière dont il parle du métier!

Rollin l'a fait avant lui: à la fin de son Histoire ancienne, vous trouvez une sorte de journal de la littérature grecque & romaine; il est, comme tout ce qu'écrivait

C

Rollin , bien pensé , écrit exactement , solidement raisonné : je l'ai relu souvent , beaucoup plus souvent que l'Histoire ancienne elle-même , dont il est très-indépendant , & jamais sans plaisir. Je présume que ce goût m'est commun avec tous les littérateurs , & ne prouvait pas une vocation bien marquée à remplir un jour la fonction de journaliste.

N'est-ce pas encore un journal , que fait M. Bateux dans son Cours de belles-lettres , lorsqu'il passe en revue les principaux auteurs qui ont écrit dans chaque genre ?

N'est-ce pas un journal que l'Essai de Voltaire sur les poètes épiques ? . . . Il y a bien plus de journalistes qu'on ne pense : cet emploi a de grands agrémens sans doute , puisque chacun veut s'en mêler.

Je laisse aux métaphysiciens le soin de nous apprendre d'où vient le goût général que l'on a pour ces sortes d'ouvrages , & je me hâte de revenir à notre observateur.

Son livre prendra vraisemblablement ; il est écrit avec esprit , rempli de plaisanteries ingénieuses , & l'on y trouve des choses toutes à fait neuves. L'auteur a d'ailleurs le mérite , rare aujourd'hui , de l'impartialité : je ne me suis pas aperçu que rien dans ses lettres démentît la devise qu'il a choisie :

*Nullius in verba jurare in verba magistri.*

S'il est un pays où cette brochure amusante manque d'acheteurs & de lecteurs, ce sera le nôtre; je le dis sans épigramme. Ce qui est écrit pour la province est assez écrit pour nous; car dans notre Suisse Française nous sommes très-provinciaux, mais nous sommes très-peu littérateurs; & tout ce qui ne concerne que la littérature nous intéresse généralement fort peu, parce que nous nous y entendons fort peu.

Après ce long préambule, dont la plupart de mes lecteurs se seraient assurément bien passés, il est tems d'en venir à l'extrait de l'ouvrage que j'annonce.

Dans la première lettre l'auteur fait profession de la plus entière impartialité, & reproche avec raison à nos journalistes de manquer de cette qualité, sans laquelle ils ne méritent plus la confiance du public.

Il jette ensuite un regard sur notre littérature en général. Les académies, les Méce-nes, les brigues, les petites cabales semblent ligués contre le génie. Voltaire & Rousseau ne sont point remplacés. Le goût de la bagatelle & la manie de l'universalité des connaissances nuisent tous les jours davantage à la naissance & au développement des vrais talens. On est devenu "plus délicat, mais moins savant; plus raisonneur, mais moins profond: l'esprit y a gagné, le génie y a

perdu. „ Tout est inondé de journaux, de dictionnaires, d'esprits, d'éloges académiques : « les siècles passés ont produit ; celui-ci ramasse, compile, étiquette les faits. „ L'égoïsme & l'intolérance se cachent de toutes parts sous le masque de la philosophie : les sages rebutés & indignés se taisent & se retirent, préférant l'obscurité aux bassesses de l'intrigue, & l'état d'homme de lettres est avili aux yeux du public.

La seconde lettre roule sur la musique. Depuis long-tems, c'est une grande affaire de littérature que la musique en France. Aux querelles sur les jésuites, à celles sur les parlemens, a succédé le grand schisme des Gluckistes & des Piccinistes ; car il faut bien disputer sur quelque chose. Notre observateur rend justice aux talens de M. Gluck & à ceux de M. Piccini, se moque de ceux qui ont pris parti avec le plus de chaleur dans ce différend, & croit pouvoir conclure de toutes ces disputes, que le beau musical, ouvrage du préjugé de l'éducation, n'est qu'un beau arbitraire, qui varie selon les tems & les climats : car, dit-il, on ne conteste point des vérités invariables.

Je n'entends rien à la musique, mais je ne puis passer ce raisonnement à l'auteur. On ne dispute point, il est vrai, sur les vérités mathématiques ; mais tous les principes du

goût peuvent être contestés , & n'en font pas moins dans la nature. Qu'on préfere la froide & languissante Henriade à la sublime Iliade; que les odes compassées de la Motte soient mises au - dessus de tout l'enthousiasme de Rousseau; que le siècle de Sénèque ait fait peu de cas de l'éloquence de Cicéron; que le nôtre admire tant d'écrivains emphatiques ou plats : toutes ces variations prouvent-elles que le beau en littérature, en éloquence, en poésie, ne soit qu'une chose de convention? Non : le beau musical, comme tous les autres genres de beau, doit avoir son fondement dans la nature, ou le beau musical n'est rien.

Dans la troisième lettre il s'agit des gazettes; sujet que je crois absolument neuf, & que l'auteur me paraît avoir supérieurement bien traité. On en jugera par le morceau suivant. " Les gazettes sont sans doute la branche la plus lucrative de la littérature française. La fureur des oisifs pour les nouvelles politiques, & l'avidité de ces êtres qui, toujours à l'affût des événemens, en profitent pour mettre à contribution les fantaisies de leurs semblables, ont étrangement multiplié ces trompettes mensongères de la renommée. Renaudot fut dans le dernier siècle l'heureux opérateur qui découvrit cette mine féconde, que l'avidité typographique n'a pas

encore épuisée. Bayle assure que de son tems ces chroniques journalieres étaient déjà décriées. Cependant cette monnoie, quoique reconnue fausse, a cours; & les gazettes sont & seront toujours lues, citées, prônées, parce qu'il y aura toujours des essaims nombreux d'oisifs, dont l'existence morale se borne à déraisonner sur leurs impostures. Une révolution, même légère, dans les intérêts politiques de l'Europe, suffit pour les faire éclore par centaines, comme dans les climats chauds une pluie abondante fait naître une infinité d'insectes; le calme reparait, & tous s'anéantissent. Voilà le cercle qui voit naître & disparaître successivement tous les papiers politiques. „ Il serait difficile à mon gré de s'exprimer avec plus d'élégance & d'agrément; & ce morceau parfaitement bien fait, plaira sans doute à tout le monde, sans même en excepter ces lecteurs assidus, empressés, de la gazette, pour qui les jours de courier sont de grands jours, & qui doivent bénir en leur cœur la mémoire du grand Renaudot.

Après avoir parlé en critique des principales gazettes, entre lesquelles il distingue avantageusement *le Courier de l'Europe*, la gazette du bas-Rhin, & *la Gazette d'agriculture*, l'auteur termine sa lettre en ces mots :  
 “ Voilà le catalogue des principales gazettes

destinées à satisfaire la curiosité, orner l'esprit, diminuer la nullité des trois quarts de la société, & assouvir la faim d'un vingtième de l'autre part. Les anciens n'avaient pas comme nous cette brillante ressource pour connaître l'état de tous les pays de l'univers. Les malheureux ! ils n'avaient point d'arbre de Cracovie : en revanche, leur Lycée fourmillait de savans & de vrais philosophes. N'importe ! il viendra sans doute quelque Perraut, qui, dans un parallèle bien raisonné des anciens & des modernes, mettra cet article en ligne de compte, avec l'invention des panaches & des cafés, pour prouver notre supériorité sur nos prédécesseurs. „

De ce bas étage de la littérature (si pourtant on veut que les gazetiers forment en effet une classe subalterne de littérateurs), l'observateur remonte tout-à-coup à l'éloquence du barreau, dont il n'est pas fort enthousiaste.

Convenons avec lui, qu'il y a loin de nos avocats aux Démosthenes & aux Cicérons ; qu'il faut bien du courage pour lire les plaidoyers célèbres de l'élégant Patru, du savant Le Maître, du méthodique Cochin ; que je ne fais quelle rouille antique, je ne fais quel jargon de chicane déparent encore aujourd'hui le barreau français ; qu'on n'y connaît pas cet art d'embellir par la vivacité & l'élé-

gance du style les objets les plus arides & les plus décharnés ; que d'épais nuages , pour employer l'expression poétique de l'auteur, couvrent le temple de Thémis.

Mais n'y avait-il donc personne à distinguer ? Quelques-uns des mémoires de M. Loyseau de Mauléon ne font-ils pas des modèles ? M. Linguet n'a-t-il pas eu au souverain degré l'éloquence propre à l'avocat, cette éloquence vive , pressante , convaincante , qui n'exclut ni le raisonnement ni la chaleur ?

Venons à la cinquième lettre. Les journaux en font le sujet ; & comme Paris est inondé de journaux , cette lettre est de beaucoup la plus longue. On ne trouvera pas étrange que je m'y arrête un peu : la matière doit naturellement m'intéresser.

Cette lettre m'a paru très-bien écrite ; les différens journalistes y sont appréciés avec justesse & impartialité : un ton de plaisanterie , quelquefois un peu malin , assaisonne la critique de l'observateur. Ainsi , par exemple , en parlant de la partie littéraire des Annales de M. Linguet , aux talens duquel il rend justice : " beaucoup de gens impartiaux , dit-il , aimeraient autant un bon extrait qu'une anecdote scandaleuse. „ Ainsi il propose pour le *Mercur*e de France cette devise , en effet très convenable : à l'*Académie* ,

à l'*Encyclopédie*, à l'*Economie*. Et il ajoute :  
 « Le nouveau *Mercur*, pour se distinguer, n'a pris aucune épigraphe ; il a peut-être craint de n'en mériter aucune. Robinet a dédié sa collection diplomatique au tems & à la vérité. Je n'adapterais pas cette devise au *Mercur* : la recommandation au tems pourrait très-bien ne pas aller à son adresse ; quant à la vérité, il faut avoir un peu de pudeur. »

Le *Journal encyclopédique*, au défaut de l'éloquence & de la légèreté, a, selon notre critique, le mérite d'être en général impartial & judicieux.

J'aurais donné plus d'éloges qu'il ne fait à l'*Année littéraire*. Je ne veux ni justifier ni même excuser les sarcasmes, les personnalités, les invectives, qu'on s'y permet quelquefois, & l'acharnement avec lequel on y poursuit un certain nombre d'écrivains. Mais avec tous ses défauts, il est certain que c'est le meilleur journal littéraire qui s'imprime en Europe : sa lecture amusante & instructive est un fort bon préservatif contre le mauvais goût ; l'enflure, l'affectation, le néologisme, le style épigrammatique, y sont toujours repris : on peut y apprendre à lire comme il faut, à bien juger de ce qu'on lit, à démêler les beautés & les défauts d'un ouvrage ; talent rare & précieux, qui double

le plaisir de la lecture, rend plus sensible au mérite des bons livres, dédommage en quelque sorte de la lecture des mauvais, & qu'on n'acquerra sûrement pas en lisant les autres journaux : ce qui prouve, selon moi, qu'ils sont mal faits. Cela soit dit en passant, & sans nous brouiller avec messieurs les journalistes nos confreres, dont il ne nous conviendrait pas de médire.

Notre humble journal, graces à son obscurité, échappe à la critique de notre observateur, qui sans doute n'en soupçonne pas même l'existence : au moins il n'en dit mot.

*Feriantque summos*

*Fulmina montes.*

L'auteur reproche à tous les journalistes, sans exception, d'être incapables d'analyser, de discuter, de réfuter des ouvrages savans & profonds. Je suppose le reproche fondé : qu'importe ? On peut être un très-bon journaliste, ce me semble, sans être en état de vérifier les calculs des Euler & des Bernoulli, sans être ni antiquaire, ni métaphysicien, sans avoir le droit de prononcer sur le système du grammairien de Lausanne, ou de juger entre Bonnet & Buffon. Qu'a besoin de toute cette science l'auteur d'un journal purement littéraire ? De quel droit l'exigerait-on de lui ? Est-ce la ce qu'il promet

au public? Qu'on exige cette science universelle des auteurs d'un *Journal encyclopédique* ou *universel*, à la bonne heure; leur titre l'annonce: ils sont obligés en conscience de tout savoir. Mais pourquoi faudrait-il que l'auteur de l'*Année littéraire* fût savant en géométrie? J'aimerais autant qu'on reprochât aux auteurs du *Journal de physique*, de ne pas s'entendre en poésie.

On pourrait souhaiter tout au plus que le journaliste (comme l'orateur, tel que se le représente Cicéron) eût quelque teinture superficielle de toutes les sciences, pût faire, pour ainsi dire, son rapport au public de tous les ouvrages nouveaux. Encore ferait-ce beaucoup exiger, & M. Fréron, par exemple, ne s'y engage point. Mais c'est assez que le journaliste soit profond en littérature, comme l'orateur en éloquence.

Je releverai encore une phrase, qui termine cette lettre. "La lecture de deux pages d'un bon livre, est préférable à la lecture des meilleurs journaux. „ J'en conviens, & très-sincèrement: mais les bons livres, par malheur, sont si rares! & j'avoue que la lecture d'un ouvrage médiocre me paraît plus ennuyeuse que la lecture d'une pile de journaux assez peu intéressans. D'ailleurs, n'y a-t-il rien dans l'ouvrage du journaliste, qui soit à lui? Une bonne critique n'est-elle

rien ? Un bon extrait d'un plat & mauvais livre est-il si facile à faire ? Un bon journal est fort au-dessous d'un bon ouvrage, sans doute ; mais il est fort au-dessus d'un mauvais, & même d'un médiocre. Un journal bien fait mériterait encore d'être lu long-tems après que les ouvrages, dont il rend compte, seraient justement oubliés. On lit l'*Histoire des oracles* de Fontenelle, & on ne connaît plus que de nom celle de Van-Dale.

Le lecteur équitable pardonnera cette discussion à l'amour-propre offensé.

La sixième lettre parle fort en passant des querelles littéraires, dont on ferait au besoin un énorme volume. La république des lettres ne fera plus bientôt qu'un vaste cirque, une arène de gladiateurs : presque tous les citoyens sont armés les uns contre les autres. MM. Linguet & Fréron sont à la tête d'un parti ; M. d'Alembert ayant M. de la Harpe pour porte-enferme, marche à la tête de l'autre : les spectateurs jugent des coups.

Je trouve dans la précédente lettre une réflexion fort sensée sur toutes ces guerres littéraires, c'est que le public en profite. Ces émeutes continuelles empêchent que le despotisme littéraire ne s'établisse : son trône, sans cesse ébranlé par de violentes secousses, ne peut s'affermir. C'est ainsi,

*Si parva licet componere magnis,*  
 que les dissensions du sénat & du peuple  
 conservaient la liberté de Rome.

Je dirai plus : il est peut-être bon que les chefs des rebelles aient la tête chaude. Sans cela, se jeteraient-ils ainsi au milieu de la mêlée ? Se feraient-ils des partisans ? La vérité par elle-même ne s'en fait guère : il faut de l'échauffement, de la passion, de l'acharnement, pour combattre avec succès. C. Gracchus avait, je pense, un peu de l'éloquence de M. Linguet, & il entraînait le peuple : s'il eût raisonné de sang-froid contre les abus, s'il eût parlé avec ménagement des patriciens, on l'aurait laissé avoir raison tout seul.... Eh bien ! ce sont aussi des Gracques qu'il nous faut dans la république des lettres... Et nous en avons.

La lettre suivante fait l'histoire de la censure des livres, institution qui serait utile peut-être, sur-tout dans une monarchie, si elle était bien dirigée.

L'examen des livres, confié d'abord à la Sorbonne, se bornait aux objets relatifs à la religion. L'emploi de censeur royal fut alternativement aboli & rétabli, selon les circonstances. Le chancelier Séguier imagina le premier de choisir des censeurs hors de la faculté, & de soumettre à leur jugement les ouvrages de littérature.

Cette charge a subsisté. Les livres se sont multipliés ; il a fallu augmenter le nombre des censeurs. Les auteurs se plaignent que cet emploi est exercé par des littérateurs obscurs, jaloux, pusillanimes, sans talens, qui refusent leur approbation aux meilleurs ouvrages, ou qui les altèrent & les mutilent. Je ne décide point si leurs plaintes sont légitimes : mais, quoi qu'il en soit, pour se soustraire à ce joug incommode, ils prennent le parti de se faire imprimer dans l'étranger.

A quoi sert donc l'établissement des censeurs ? A enrichir les libraires de Hollande & les nôtres des productions littéraires de la France.

Rapportons ici la plaisante bévue de Claude Morel, docteur de Sorbonne, & censeur royal, qui, permettant d'imprimer une traduction de l'Alcoran, déclare n'avoir rien trouvé dans cet ouvrage de contraire à la foi catholique & aux bonnes mœurs.

N'est-ce pas encore une singularité assez digne de remarque, que l'auteur du *Sopha* & de *Tanzai* ait été censeur royal ?

La dernière de ces lettres, qui traite de la décadence du théâtre, a été insérée en entier dans ce journal au mois d'octobre passé : on l'y trouvera parmi les pièces fugitives.

Cette décadence n'est en effet que trop sensible :

Nous ne savons que trop qu'il n'est plus de Corneille ;

Que Racine est dans le tombeau ;

Que Moliere , en mourant , a brisé son pinceau ;

que Destouches & Regnard , qui semblaient s'être partagé les talens qu'avait réunis en lui la nature , n'ont pas même de successeurs.

Je voudrais cependant que l'observateur qui ne parle ici de M. Dorat que comme d'un peintre en miniature , se fût souvenu de sa tragédie de *Régulus* , qui n'est pas un tableau en miniature , & qu'il en eût fait une mention honorable.

Cette pièce est d'une simplicité antique ; c'est peut-être la mieux écrite qu'on ait mise au théâtre depuis Racine. On a dit que le public n'était pas mûr pour le *Misanthrope* : j'oserai dire qu'il était passé pour *Régulus*. Son auteur a fait une grande faute ; il n'a pas écrit pour son siècle.

On pourra trouver que ces *Observations sur la littérature* seraient plus complètes , si leur auteur eût parlé de l'éloquence de la chaire , des drames , & de diverses autres branches de notre littérature , sur lesquelles

il y avait, ce me semble, des choses très-intéressantes à dire. Mais comme il ne paraît pas avoir prétendu donner au public un ouvrage en forme, je n'insiste pas sur cette critique.

Je ferai moins coulant sur quelques expressions hasardées, telles que les mots *insusceptible*, & *profélytiser*. A quoi bon tous ces termes nouveaux, dont on s'est passé jusqu'ici, & dont on peut très-bien se passer encore? Ce n'est pas enrichir la langue, c'est la défigurer.

Je ne puis souffrir non plus un autre défaut de style très-ordinaire aujourd'hui, & dont notre auteur n'est pas toujours exempt, c'est d'aller chercher bien loin, ou d'emprunter des sciences & des arts les moins vulgaires, des images qui ne sont point agréables. Pourquoi dire que l'homme de génie est forcé à *rétrécir son cheval*, qu'on juge *l'or sur des scories*, que de tous les êtres qui sont valoir le très-fond journalique, il n'en est pas un seul qui puisse tracer un *filon profond*? Ce langage figuré a-t-il beaucoup de grace & d'élégance?

« Si le public accueille ces lettres, on en donnera la suite, dont une sur-tout sur la découverte d'une cabale philosophique littéraire. » J'espère donc de voir bientôt cette suite. Quant à la découverte annoncée, elle n'étonnera,

n'étonnera, je pense, personne : mais nous n'en écouterons pas moins volontiers la relation.

C.

IV. *Théâtre à l'usage des jeunes personnes, tome I. Dernier extrait.*

ON va, je le prévois, m'accuser de ne point finir sur les livres dont j'entreprends l'extrait, de m'y attacher comme un vampire, & de ne les quitter qu'après en avoir tiré tout ce qu'il était possible d'en exprimer.

Je serai flatté de mériter ce reproche.

Il n'en est pas de ce Journal comme de la plupart des autres. A portée de se procurer tous les livres nouveaux à mesure qu'ils paraissent, les autres journalistes peuvent se borner à en donner une légère idée, à les faire connaître superficiellement, & presque à les annoncer. C'en est assez pour satisfaire la curiosité de leurs lecteurs.

Ma tâche est différente. Les nouveautés me parviennent plus tard : ce journal d'ailleurs est moins répandu, & je vois par la liste de mes souscripteurs, qu'une grande partie d'entr'eux ne lit point les livres nouveaux.

Je me suis donc fait un autre plan, c'est de faire connaître en détail, à fond, les ou-

D

vrages dont je parlerai, d'en exprimer toute la substance, autant qu'il me sera possible, de faire enforte que l'extrait puisse tenir lieu de l'ouvrage.

En conséquence de ce système, dont il m'a paru qu'il était à propos de rendre une fois compte à mes lecteurs, je reviens encore au *Theatre à l'usage des jeunes personnes*.

Les deux piéces dont j'ai fait l'analyse & la critique, sont de beaucoup les meilleures de ce volume: les autres ne leur sont comparables en rien.

Je ne dirai mot, ni *des Flacons*, où deux jeunes filles ayant le choix entre deux flacons, dont l'un les rendra charmantes, & l'autre les rendra parfaites, se déterminent héroïquement à avaler le dernier, après avoir pourtant beaucoup balancé; ni de *l'Enfant gâté*, sujet intéressant, mais dont l'exécution m'a paru très-médiocre. Moins encore m'arrêterai-je sur *la Belle & la bête*, conte beaucoup meilleur à *emmagasiner* pour les enfans, qu'à mettre en comédie; & d'ailleurs déjà traité par M. de Marmontel: quand on a lu le titre de la piéce, on en a assez lu.

La petite comédie de *l'Isle heureuse* est plus intéressante, il y a des choses très-agréables, des scènes très bien faites. On y retrouve l'auteur de *la Curieuse*, & des *Dan-*

*gers du monde.* Faisons encore une courte analyse de cette piece.

Dans le tems heureux des fées, la reine de l'isle (je ne fais pourquoi c'étaient toujours des femmes qui régnaient dans cette isle-là) mourut sans laisser d'autres héritiers que deux jeunes filles, ses parentes éloignées. Elle chargea deux fées, *Lumineuse* & *Bienfaisante*, du soin de leur éducation. *Rosalide*, élève de *Lumineuse*, a tous les talens brillans ; musique, peinture, langues, sciences, elle n'ignore rien : c'est un prodige ; on l'admire.

Vous croyez peut-être que *Clarinde*, élève de *Bienfaisante*, ne fait rien de tout cela, & qu'on n'a cultivé que son cœur. Vous vous trompez. Elle a tout autant d'esprit, de talens, de connaissances, que *Rosalide* ; mais elle n'en est pas fiere ; elle ne fait point parade de ce qu'elle fait ; elle ne croit rien savoir parfaitement : ce n'est point par-là qu'elle brille. Mais on la connaît pour une excellente personne ; on l'aime.

Pendant la minorité de leurs pupilles, les deux fées ont été régentes du royaume. Maintenant, selon la dernière volonté de la reine, un conseil formé des vieillards & des sages de l'isle, doit élire sa souveraine à la pluralité des voix, & décider entre *Rosalide* & *Clarinde*.

L'intérêt est nul, parce qu'on ne doute pas un moment du choix. Mais il y a quelques scènes où le jeu de l'amour-propre est très-bien représenté dans le rôle de *Rosalide*.

Dès la seconde scène du premier acte, *Zulmée*, sa suivante, qui s'est apperçue de sa vanité, l'accable de flatteries. *Rosalide* lui dit :

« Les louanges n'ont pas toujours le don de me plaire : cependant je les aime, je l'avoue ; mais j'y suis fort difficile, je vous en avertis.

Z. Quand on ose vous en donner, c'est sans projet ; elles échappent : il faut bien que vous les pardonniez.

R. *Zulmée* ! vous avez de l'esprit : j'entrevois que nous pourrons nous convenir. »

Avant la fin de la scène, *Rosalide* est révoltée de la fadeur & de la continuité des éloges de sa suivante.

Elle s'en plaint à *Lumineuse* dans la troisième scène. La fée prend le parti de *Zulmée*, renchérit sur elle, & soutient que son éve est une personne absolument accomplie. On trouvera peut-être cette fée *Lumineuse* bien peu sensée pour une fée. Mais je ne m'attache qu'au rôle de *Rosalide* : elle s'accuse d'orgueil.

LA FÉE (*en riant*). Oui, mon enfant ! soyez toujours bien persuadée de cela.

R. (*vivement.*) Oui, madame, j'en ai beaucoup ; & puisque vous me forcez de le dire, je ne trouve personne qui me soit préférable, par exemple : est-ce là être modeste?... Vous riez, vous croyez que j'exagère : non, je dis ce que je pense... & cependant, malgré cette extrême vanité, je suis presque toujours mécontente de moi-même. Comment accorder cela ?

Le plus aimable du monde. Cet éternel mécontentement de soi-même accompagne toujours un amour-propre raffiné, & ne le caractérise pas moins sûrement que le besoin d'être loué, joint à une délicatesse qui rejette la louange, dès qu'elle n'est pas préparée & assaisonnée avec assez d'art „

Voici dans la même scène un autre trait d'amour-propre, que je ne trouve pas moins caractéristique, moins finement saisi, ni moins bien rendu.

LA F. Rosalide ! vous ne m'écoutez pas ; vous rêvez.

R. Il est vrai, madame... je pensais à quelque chose que vous m'avez dite tout-à-l'heure au sujet de la fée Bienfaitante.

LA F. Eh bien ?

R. Elle me trouve vaine ; dites-vous ; cela me revient à l'esprit, je ne fais pourquoi...

LA F. Bon !

R. Je voudrais savoir sur quoi elle peut

fonder une semblable accusation. Je ne me vante jamais...

LA F. Oh! pour cela non; tout au contraire....

R. Je ne parle jamais de moi; je hais, & je fuis les éloges. Sur quoi me juge-t-elle donc vaine?

LA F. Oh! sur ce qu'elle pense sûrement que vous avez tout ce qu'il faut pour l'être.

R. Mais elle a dit positivement que je l'étais.

LA F. Sans doute par jalousie; c'est ainsi qu'elle déprime vos talens, vos agrémens. Par exemple, ce dernier tableau que vous avez fait, & qui est un chef-d'œuvre, non-seulement elle l'a regardé sans enthousiasme, mais elle l'a loué avec une nonchalance, une froideur!....

R. Je suis sensible, je l'avoue, à ces marques d'aversion... Je ne puis supporter l'injustice; elle me révolte... m'afflige, & me met hors de moi.

LA F. Eh! calmez-vous, mon enfant... La pauvre petite! elle en a les larmes aux yeux... Que cela est touchant!

R. (*avec un ris forcé.*) Qui, moi, madame? Ah! je vous assure que je n'éprouve nul attendrissement... Je suis fâchée de déplaire à la fée Bienfaisante; j'en ai témoigné ma surprise: car je n'ai rien fait qui dût m'at-

tirer ce malheur.. Mais je vous proteste que d'ailleurs je n'en ressens ni dépit, ni colere.

LA F. Ah ! j'en suis convaincue.

Cette fée est bien impatientante, j'en conviens : mais du reste, n'est-ce pas ici le langage de l'orgueil offensé ? Cette inquiétude sur ce qu'on pense de nous, ce soin de se justifier, cette ambition de réunir tous les suffrages, de vouloir être, non pas froidement approuvé, mais admiré, & en même tems cette indifférence affectée, qui ne trompe personne (que la fée), ce dépit qui se déguise en haine de l'injustice, tout cela est puisé dans la nature ; c'en est une fidelle imitation.

*Rosalide* a avec *Clarinde* un long entretien, pendant lequel elle prend toujours un ton de supériorité impertinent & ridicule, qui lui attire de la part de *Clarinde* plusieurs réponses assez piquantes. Elles sont bien méritées ; mais j'attendais plus de patience & moins de malice de l'élève de la fée *Bienfaisante*. Je ne citerai qu'une de ses reparties ; elle m'a semblé juste autant qu'ingénieuse, & elle est bonne à retenir.

R. Savez-vous que vous avez beaucoup d'esprit naturel ?

C. Qu'est ce que celui qui ne l'est pas ?.. Je ne lui aurais pas fait ajouter : " vous pourriez me l'apprendre, je crois. "

A propos d'esprit, transcrivons encore une

tirade qui m'a fait grand plaisir. C'est la sœur *Bienfaisante*, qui soutient à *Lumineuse* que *Clarinde* a beaucoup d'esprit... « Oui, ma sœur, elle en a infiniment. Je conviens qu'elle ne fait ni se moquer, ni contrefaire, ni disserter; elle n'a jamais tourné en ridicule la bonhomie & l'ignorance; elle ne trouve pas que ce soit un crime impardonnable de manquer à ce que nous appelons *usage du monde*; elle fait cependant toutes ces petites conventions, & les suit; mais en même tems elles lui semblent si frivoles, qu'il lui paraît tout simple qu'on puisse très-communément en oublier quelques-unes. La seule chose qui la frappe en ridicule, c'est le *caprice*; elle ne le conçoit pas, & s'en amuse naïvement: car elle a toute l'ingénuité de son âge. Elle réfléchit beaucoup, elle juge sainement. On ne dira peut-être jamais qu'elle est *piquante*; mais plus on la connaît, plus on aura de plaisir à la voir, & d'empressement à la consulter. », J'aime à dire que voilà ce que font tous les gens qui ont véritablement de l'esprit. Je ne connais ni homme, ni femme d'esprit, à qui ce portrait ne ressemble: mais je connais, il est vrai, force gens, vifs, étourdis, malins, à demi instruits, fertiles en faillies & en mauvaises plaisanteries, en ironies & en équivoques, qui se croient beaucoup d'esprit &

passent dans le monde pour en avoir, auxquels on ne saurait en appliquer aucun trait. Les fots se plaisent à confondre cette engeance avec les gens d'esprit ; c'est un excellent moyen pour se consoler de ne pas l'être. Laissons-leur cette douce satisfaction : aussi bien ne sont-ils pas de l'espece d'hommes qui souffrent qu'on les défabuse.

Revenons. Nous avons laissé *Rosalide* & *Clarinde* ensemble. On n'a pas oublié que, selon les loix inviolables du nouveau genre, la présomptueuse *Rosalide* doit avoir le cœur très-bon. Elle est donc fort touchée à la longue du mérite de la bonne *Clarinde* : elles se séparent intimes amies.

Dans l'élection, c'est, comme chacun le prévoit & le devine aisément, *Clarinde* qui est préférée. Mais, ce qu'on ne prévoyait pas également, c'est *Rosalide* qui vient avec l'enthousiasme le plus vrai, annoncer aux deux fées en attente le triomphe de sa rivale. Cela n'est peut-être pas trop naturel : mais quoi de plus beau & de plus généreux ? *Clarinde*, moins généreuse, ne veut régner qu'avec son amie ; *Rosalide* s'en défend, refuse, fait toutes les façons convertables, ne veut absolument pas se laisser gagner.

Sixte en disoit autant, quand on le fit S. pere. Elle cede pourtant enfin, comme on comprend ; & voilà la piece dénouée, *Rosa-*

*lide* corrigée, & tout le monde content : tout est bien, & même tout est au mieux, selon la règle qui préside au dénouement de toutes ces pièces. où s'observe avec exactitude le système du docteur Pangloss. Que n'en est-il ainsi dans la vie humaine !

Parlons maintenant d'*Agar dans le désert* : ce sera pour la critiquer. J'ai rendu justice aux beautés de l'ouvrage ; il faut en relever aussi les défauts.

Je serai le seul journaliste qui le fasse, & je n'en suis pas surpris. C'est une dame qui est l'auteur de ce théâtre : comment critiquer l'ouvrage d'une dame ? Il faut approuver, louer, admirer ce qu'on peut, & se taire sur le reste.

Fort bien. Mais, quant à moi, à l'instant où je ne voudrai plus dire la vérité au public, je cesserai d'écrire. On pardonnera ce ton suisse à l'éditeur du Journal Helvétique.

Quiconque écrit n'a plus ni état, ni sexe, ni rang : il est auteur. C'est comme au jeu : la plus parfaite égalité regne entre tous les joueurs : plus de distinctions... que pour le plus habile joueur.

Quel sujet qu'*Agar* ! En lisant cette histoire dans la Genèse, le cœur s'émeut. Une fille infortunée, chassée de la maison de son maître, n'emportant avec elle dans le désert qu'un pain & un outre rempli d'eau ; un en-

fant en bas âge, qu'elle jette sous un arbre dans son désespoir, lorsque l'eau vient à lui manquer; & cette mere désolée, qui se détourne, qui s'éloigne, qui s'écrie dans le délire de la douleur: "*Que je ne voie pas la mort de mon enfant! . . .*" Quelle situation! il n'est pas besoin d'avoir le cœur d'une mere pour frémir.

On n'imaginerait pas combien tout cela se rappetisse, s'affaiblit, combien toutes les couleurs de cette attendrissante peinture se ternissent & s'effacent dans ce petit drame. Jamais un instant la voix simple & touchante de la nature; jamais le cri déchirant de la douleur. Rien que d'apprêté, de maniéré. . . O simplicité des premiers âges! mœurs antiques! vie patriarcale! ce n'est plus à nous à vous peindre: vous êtes trop loin de nous.

Avec de l'esprit & des talens, on peindra de la maniere la plus naïve, la plus frappante, la plus vraie, les défauts & les ridicules de la société; chacun reconnaîtra dans nos tableaux ce qu'il avait confusément observé lui-même. Le modele est alors sous nos yeux; il n'est question que de savoir copier.

Avec une imagination forte & vigoureuse, on peindra Rome & Sparte, Caton, Régulus, les Horaces, ou la veuve de Pompée...

Mais la nature dans toute sa simplicité primitive ! mais le langage oublié de l'innocence !... comment le devinerions-nous ? où est le modèle ? Ce n'est pas dans le grand monde, ce n'est pas dans le tumulte des villes, que Milton & Gesner ont reçu le génie dont l'inspiration donne tant de vérité à leurs peintures.

J'étais donc bien injuste. *Agar* est la première pièce de ce volume. En la finissant, je fus sur le point de fermer le livre pour jamais. Je ne pensais pas qu'on peut faire une fort mauvaise pièce d'*Agar dans le désert*, & peindre avec la plus grande vérité tous les travers de la société...

*Agar* ouvre la scène, tenant par la main le petit *Ismael*, qui la traite toujours de *maman* ! Cela fait rire ; on ne s'accoutume point à ce ton caressant & enfantin d'*Ismael*. Mais voyons la première scène ; elle mérite d'être transcrite.

AGAR. Quels tristes lieux !... quelle affreuse solitude !

ISMAEL. Maman ! retournons chez mon père ; nous y étions si heureux !

A. Hélas, mon enfant ! la haine & la jalousie nous en ont chassés ; & c'est pour toujours.

I. La haine !... Eh ! quel mal ai-je donc

fait pour la mériter?... Et vous, maman, comment peut-on vous haïr?

A. L'envie, mon fils, rend injuste & cruel; elle conduit à la haine la plus odieuse, la plus noire de toutes les passions.

I. Un cœur sensible ne l'éprouvera donc jamais?

A. Un cœur sensible peut s'égarer. L'orgueil, mon fils, peut corrompre l'âme la plus tendre, & la livrer à toutes les fureurs de la vengeance.

I. Ah, maman! si j'ai de l'orgueil, mettez tous vos soins à m'en corriger.

Je supprime encore une longue dissertation sur l'orgueil.. Quoi! la servante d'Abraham, égarée dans le désert, tremblante pour la vie de son fils, prend cet instant pour lui donner une fade leçon de métaphysique? Et le petit *Ismael* mourant de faim, de lassitude & de soif, a la bêtise de comprendre, & de répondre sur le même ton?... Son éducation n'a certainement pas été négligée; il parle déjà le jargon fastidieux de la sensibilité. *Un cœur sensible ne peut haïr.* C'est un enfant de Paris, un enfant très-bien élevé, & qui a le ton de la bonne compagnie; ce n'est point *Ismael*. De grace, écoutez-le encore un instant.

I. Maman! vous ne craignez pas la mort?

A. Hélas ! je ne crains que de vous survivre.

I. La mort n'est rien !... c'est un instant ! Mais souffrir, endurer la faim, la soif !... ah, maman !...

A. Mon fils ! il est encore un plus affreux tourment... c'est celui de ne pouvoir soulager ce qu'on aime.

I. Ne l'ai-je pas senti ?... Je vous ai vu pleurer.

A. Ah, mon enfant ! si je pouvais, en donnant ma vie, sauver la tienne !...

I. Maman !... qu'en ferais-je sans vous ? Comme tout cela est peu naturel ! C'est bien dans un pareil moment de détresse qu'un enfant fera cet étalage de beaux sentimens !.. Un petit garçon de Paris, bien sifflé, fera, je le veux, tout ce bavardage, lorsqu'il sera dans une chambre fort à son aise ; & tant pis. Mais je doute un peu qu'il se souvînt de ses belles phrases au milieu des sables brûlans & des arides déserts de l'Arabie.

Après tout ce babil, *Ismael* s'endort ; *Agar* est auprès de lui, & voyant qu'un soleil ardent donne sur sa tête, elle détache son voile (qui soupçonnait *Agar* d'avoir un voile ?) & veut l'attacher aux branches d'un arbre, pour mettre à l'ombre l'enfant.

Malheureusement la pauvre *Agar* ren-

verse en se levant , le vase où était le reste de leur eau.

*Ismael* , en se réveillant , demande à boire ; la soif le presse & le brûle. Il n'y a plus d'eau ; & comme sa mere s'en accuse & lui en demande pardon , il lui dit : “ maman ! vous avez donc bu toute l'eau ? ... S'il en restait encore , & si vous éprouviez ce que je sens , maman , je ne la boirais pas. ” Tout cet incident n'est-il pas plutôt risible que touchant ?

Cependant *Ismael* pâlit & tombe sans force & sans mouvement : *Agar* , à genoux auprès de lui , prie. Voyons si sa priere est celle d'une mere au désespoir. “ O toi , Être suprême & bienfaisant , à qui tout est possible , toi , soutien , protecteur des infortunés , daigne jeter un regard sur moi ! &c ” Quels longs détours ! quelles phrases arrangées ! ... Ah ! ce n'est pas ainsi que la mere éplorée redemande à Dieu son fils unique.

Une voix appelle *Agar* derriere le théâtre ; une symphonie douce se fait entendre ( peut-être assez mal-à-propos ) ; un ange paraît une palme à la main , & le désert devient une campagne riante , ornée de fleurs & de fruits.

Ce n'est qu'après un long entretien , que l'ange voyant *Agar* résignée , fait jaillir de la terre une fontaine abondante , pour ani-

mer sa confiance par ce nouveau miracle. *Agar* espère, s'approche de son fils, sent que la chaleur de la vie rentre dans ses membres, voit ses yeux se rouvrir : *Ismael* se ranime par degrés.

Ce miracle, ainsi annoncé, préparé, ménagé, pour ainsi dire, opéré avec tant de lenteur, n'est plus ni important, ni frappant : tout cet échafaudage en détruit l'effet.

Pour moi, j'aimerais bien autant qu'*Ismael* ne revînt pas à la vie : car il conserve toujours ce même ton doucereux, qui me déplaît si fort ; & à l'instant où sa mère l'exhorte à remercier *le ciel* (expression qui n'est rien moins que patriarcale ; c'est une invention moderne pour éviter ou affaiblir le ridicule de parler de Dieu), le sensible *Ismael* répond le plus agréablement du monde : « Que ne lui dois-je point, maman ! Il nous réunit... » En vérité, c'était un charmant enfant que cet *Ismael* ! Qui savait qu'il fût si aimable ?

Voilà maintenant ma tâche remplie fidèlement & dans toute son étendue, à l'égard de ce premier volume. Si je n'avais fait que louer, je ne l'aurais remplie qu'à moitié ; je n'aurais montré qu'une des faces de l'objet. Mais, nonobstant ma critique, j'admire les rares talens de l'auteur, & j'attends impatiemment la suite de ce théâtre, dont je m'empresserai

m'empresserai de rendre compte à mes lecteurs.

On vient de voir ce que mad. la C. de Genlis a fait d'*Agar dans le désert* ; on sera peut-être bien aise de voir comment un poëte Allemand (M. Schmidt) a traité le même sujet. Il a fait entrer l'histoire d'*Agar* dans une pastorale intéressante, que je vais mettre toute entière sous les yeux du lecteur. Il comparera. Mais s'il préfère l'auteur Allemand, dont la pièce n'est pourtant pas exempte de défauts, qu'il se souvienne, pour être juste, que M. Schmidt n'aurait fait ni *la Curieuse*, ni *les Dangers du monde*, ni même *l'Isle heureuse*. Chacun a son genre. On peut comparer les genres ; mais la préférence n'est plus alors qu'une affaire de goût & de caractère. Tout ce qu'on peut dire, c'est que la meilleure pastorale suppose bien moins de réflexions, coûte bien moins de tems, de travail & d'étude, qu'une comédie passable. Sans avoir rien vu, rien observé, un jeune homme de vingt ans, avec de l'imagination & de la sensibilité, aura fait d'une matinée une pastorale charmante : s'il veut faire une pièce de théâtre, il y a tout à parier qu'il ne fera rien qui vaille.

J'observerai d'ailleurs que le sujet d'*Agar* est bien plus convenable, si je ne me trompe, à l'épique qu'au drame.

Je viens enfin à la piece en question, & je me borne à la transcrire, sans en relever ni les fautes de goût, ni les beautés de poésie & de sentiment. C.

*DEDAN & ILMITH, pastorale sacrée.*

AU fond d'un bois solitaire, dans la contrée de Bersaba, Dédan, gardien de ses troupeaux, s'assit avec sa chere Ilmith sur le gazon, près d'une fontaine, dont le murmure se faisait à peine entendre. De hauts cyprès & un chêne antique, interceptant la lumiere du jour, étendaient une sombre voûte sur la fontaine, & leur ombrage sacré inspirait la plus douce mélancolie.

J'aime ces lieux, s'écria Dédan ; regarde, ma chere Ilmith, porte les yeux dans ce lointain, comme ce lierre rampe à l'entour de ce rocher suspendu !... Ah, quelle fraîcheur on goûte dans ce séjour !...

Le silence & l'obscurité qui regnent dans ces bois, répond Ilmith en ferrant la main du berger, conviennent parfaitement à la situation de mon ame : l'émail des prairies de mon pere n'a plus d'attraits pour moi depuis que ma chere Zipha n'est plus O charmante Zipha, gage d'un éternel amour !... Hélas ! elle s'est flétrie comme la rose qui n'a point

vu le midi , &... tous mes plaisirs font morts avec elle.

Ilmith, repliqua le berger , en la prenant dans ses bras & la pressant tendrement contre son sein , ma chere Ilmith, cesse de verser des larmes sur le sort de notre fille. C'est un ange qui brille maintenant dans des campagnes bien plus délicieuses que ne l'était le délicieux Eden ; oui , elle y brille , & voit sous ses pieds une multitude de cieux. Oublie désormais l'enveloppe mortelle qui cachait sa belle ame. Qu'est-ce que le soleil , en comparaison d'une seule goutte de cette lumiere dont les bienheureux s'abreuvent dans le sein de Dieu ?

ILMITH. Ah ! je cede , malgré moi , à l'impression du sentiment qui m'agite... Le Créateur , lui qui a versé tant de tendresse & d'amour au fond de mon cœur maternel , ne s'offensera point de mes larmes. Tu t'en souviens , ô Dédan ! avec quel transport , de quel air plein d'innocence elle nous fouriait , lorsque la balançant sur mes genoux , je l'excitais à rire à force de baisers ; & lorsque...

DEDAN. Hélas ! il n'est que trop vrai... Mais , ô ma chere Ilmith !...

I. Et lorsqu'en sons encore mal formés , elle t'appellait son pere...

D. O tendre souvenir ! ô ma chere Ilmith , que j'aime , ah ; que j'aime les senti-

mens dont ta belle ame est pénétrée!.. (A ces mots, Dédan l'embrasse tendrement, en cachant ses joues mâles dans son sein, que les sanglots faisaient palpiter). Mais non, n'offençons pas le Seigneur par des larmes trop ameres... Sais-tu, ma chere Ilmith, qu'il n'est pas permis de se livrer à la douleur dans ce lieu, à l'aspect de cette fontaine? Ah! ne profanons point cette fontaine par nos larmes. Que notre cœur soit plein de sentiment, mais non pas de faiblesse!

I. Eh bien, cette fontaine?...

D. Je vais t'en raconter l'histoire, ma chere Ilmith, puisse t-elle dissiper ton chagrin! Ecoute l'histoire de la Fontaine sacrée. C'est ainsi que Iaskan me l'a chantée, lorsque j'étais encore tout jeune, & qu'il voulait élever mon ame au sentiment de la Divinité.

L'aurore étendait son vêtement de pourpre sur les champs immenses des cieux, lorsqu'une fille Egyptienne, portant un enfant sur son dos, arriva dans ce lieu solitaire: égarée, éperdue, elle se tordait les mains, car elle avait été délaissée. Elle avait été délaissée (a); un peu de pain & un vase plein d'eau étaient toutes les richesses que son

---

[a] Je ne puis m'empêcher d'observer combien est touchante cette répétition.

bien-aimé lui avait données, lorsqu'un destin cruel l'eut séparée de lui. L'eau de son petit flacon fut bientôt épuisée ; & alors il ne jaillissait encore aucune source dans ce lieu. Cependant Agar (c'était le nom de cette fille infortunée) posa tristement sous ce chêne solitaire, son fils endormi, le charmant Ismael ; & comme en s'éveillant il demanda de l'eau à grands cris, elle s'en alla, & se précipita sur le gazon : non, dit-elle, je ne verrai point la mort douloureuse de mon fils. Elle était étendue le visage contre terre, muette, versant un torrent de larmes, qui, tombant sur le treffle & sur des plantes balsamiques, brillaient comme de l'argent fluide. Elle resta deux heures entières étendue dans cette posture... désolée... délaissée... Elle croyait mourir. Mais un ange, envoyé par le Très-Haut, descendit tout-à-coup, & fut témoin de ce spectacle déplorable. Alors son souffle fomenta les larmes de l'infortunée Agar, lesquelles se réunirent & formerent une fontaine. Au premier murmure de la source, Agar effrayée & surprise, leva la tête avec précipitation. Alors l'ange du Seigneur, qui se tenait invisiblement à ses côtés, lui dit d'une voix douce : Agar, Agar, ne crains rien ! Dieu a entendu la voix plaintive de ton fils. Leve-toi, prends le jeune enfant, & conduis-le par la main ; de lui sortira une

grande nation. Agar se leva, elle courut en même tems à la source, & elle remplit son vase, & abreuva son fils, qui étant devenu grand, fut un homme puissant & célèbre.

Ainsi chanta Dédan; Ilmith versa des larmes de joie, & lava son beau visage dans la Fontaine sacrée. Puis elle descendit plus gaie dans le vallon avec son berger, auprès de son troupeau folâtre: là, elle raconta aux jeunes bergers & aux jeunes bergeres ce que Dédan avait chanté, lorsqu'il l'avait conduite dans l'épaisse forêt, où l'ombre funebre des cyprès excite à la mélancolie.

---

V. *Découvertes de M. Marat, docteur en médecine, & médecin des gardes du corps de Mgr. le comte d'Artois; sur le feu, l'électricité & la lumière, &c. A Paris, de l'imprimerie de Cloufier, rue S. Jacques, 1779.*

QUOIQUE très-incapable, pour parler comme l'auteur des *Observations sur la littérature*, de tracer en physique un sillon profond, j'ai lu cette brochure avec beaucoup de plaisir; &, sans vouloir d'ailleurs en porter aucun jugement, je crois pouvoir dire qu'elle mérite l'attention des physiciens.

On fait combien la matiere du feu présente de difficultés. Voici un jeune homme

ccourageux, qui, par une suite d'expériences ingénieuses, prétend l'éclaircir : il nous annonce de nouvelles découvertes ; c'est le moyen d'exciter à la fois la curiosité & la défiance. Mais, lors même qu'il se tromperait, il faudrait encore lui donner des éloges & des encouragemens ; car ses erreurs seraient celles d'un génie hardi, fait pour se frayer des routes nouvelles ; & *les chercheurs de nouveaux mondes* ne réussissent guere c'une premiere tentative.

Le feu est bien éloigné d'être un élément, selon le système qu'on expose ici : c'est un composé de deux fluides absolument différens, celui de la lumière, & celui de la chaleur, ou le *fluide igné*. C'est ce dernier qui proprement est l'objet de ces expériences.

L'auteur de cette brochure prétend l'avoir rendu visible. Il n'a rien de commun, selon lui, ni avec le fluide lumineux, ni avec le fluide électrique. On soupçonnera que ce prétendu fluide n'est qu'une illusion produite par les émanations des corps incandescens ; les éditeurs du *Journal de physique* paraissent pencher à le croire ; les académiciens, témoins de ces expériences, & garans de leur exactitude, laissent entrevoir qu'ils ont été plus frappés de leur nouveauté, que convaincus de la réalité du système qu'elles doivent servir à démontrer. On juge bien

qu'il n'en est pas moins évident aux yeux de son auteur.

Non, dit-il, ce ne saurait être une émanation, une vapeur, une exhalaison : car point de vapeurs sans air ; le verre le plus mince est imperméable à l'air ; le verre le plus épais ne l'est pas au fluide *igné* : donc, ma découverte est réelle & bien démontrée.

Il faut donc aussi que les globules élémentaires de ce nouveau fluide soient d'une extrême ténuité : ce qui, joint à leur étonnante mobilité & à leur force expansive, sert à en expliquer les effets.

Ce fluide est dans tous les corps ; les plus compactes en sont pénétrés : & pour produire la chaleur, il suffit de les mettre en mouvement.

Comme les rayons solaires produisent souvent cet effet, on les a cru mal-à-propos le principe de la chaleur. Ils ne sont que la pure matière de la lumière, sans aucun mélange de *fluide igné*.

Les autres propriétés de ce fluide sont la pesanteur, la transparence & la dureté de ses globules.

Le phlogistique est son aliment.

Il ne devient lumineux que par accident, & lorsque le mouvement de ses globules est assez vif pour ébranler la matière de la lumière.

Alors paraît le feu ou la flamme, inégale-

ment lumineuse & diversement colorée, selon la nature des effluves combustibles qui réfléchissent la lumière. Ainsi, par exemple, la flamme du nitre est d'un blanc éblouissant.

Mais ces effluves ne font qu'altérer la couleur fondamentale, la couleur des effluves du phlogistique pur, qui ne sont propres qu'à réfléchir les rayons indigo. Aussi est-ce toujours par une flamme de cette couleur que toute déflagration commence & finit.

Que si la flamme & la fumée s'élèvent, ce n'est point, comme on l'a cru, en vertu des loix de la pesanteur; c'est l'effet de la pression de l'air, dont les couches inférieures opposent une plus grande résistance latérale que verticale au ressort de la flamme.

Cent & seize expériences rapportées en trente-huit pages, sont le fondement de ce système, que l'auteur se propose de développer dans un ouvrage qui aura pour titre: *Recherches physiques sur le feu*. Ce court mémoire en est comme le *prospectus*.

J'ai cru devoir me borner à indiquer les principaux résultats des expériences; & je me hâte de finir.

Il ne faut pas faire un long extrait d'une brochure de trente-huit pages: de plus, il ne me conviendrait pas de m'étendre sur des matières de ce genre, dont je confesse ingénument que je n'ai qu'une connaissance très-superficielle.



## S E C O N D E P A R T I E.

## P I E C E S F U G I T I V E S.

I. *Anecdote.*

**C**HACUN connaît le *Légataire*, cette pièce où l'on trouve du bon comique & de très-mauvaises mœurs. La scène qui en est la plus plaisante, celle peut-être pour laquelle on a fait tout l'ouvrage, c'est la scène du testament, & les jésuites de Rome l'avaient réellement exécutée long-tems avant que Regnard songeât à la mettre au théâtre. Voici cette anecdote curieuse. Elle n'a jamais été imprimée; mais on peut affirmer qu'elle n'en est pas moins certaine.

Antoine - François Gauthiot, seigneur d'Ancier, était d'une famille noble de Franche-Comté, & y possédait de grands biens. Riche & vieux garçon, c'était un titre pour mériter l'attention des jésuites. Aussi ceux de la ville de Besançon, où il faisait sa demeure, n'oublièrent rien pour gagner son amitié & sa succession. Ils écrivirent à leurs confreres de Rome, quand M. d'Ancier y alla en 1626, & ils recommanderent beaucoup cet intéressant voyageur, en les infor-

mant des vues qu'ils avaient sur lui. Notre Franc-Comtois en reçut donc le plus grand accueil. Il tomba malade, & ne put alors refuser à leurs instances d'aller prendre un logement chez eux, c'est-à-dire, dans la maison du Grand-Jésus, habitée par le général même de la société. Cependant la maladie empira, M. d'Ancier mourut; & ce qui était le plus fâcheux pour ses hôtes, il mourut *ab intestat*.

Grande désolation parmi les compagnons de Jésus. Heureusement pour eux, ils avaient alors un frere qui avait resté long-tems à leur maison de Besançon. Ce modele des Crispins, voyant la douleur générale, entreprend de la calmer. Son esprit inventif lui fait appercevoir du remede à un malheur qui n'en paraît pas susceptible, & le digne serviteur apprend à ses maîtres qu'il connaît en Franche-Comté un payfan dont la voix ressemble tellement à celle du défunt, que tout le monde s'y trompait. A ce coup de lumiere, l'espérance des peres se ranime; ils conviennent de cacher la mort de l'ingrat qui est parti sans payer son gîte, & de faire venir l'homme que la Providence a mis en état de les servir dans cette importante occasion.

C'était un nommé *Denis Euvrard*, fermier d'une grange appartenante à M. d'An-

cier lui-même , & située au village de Montferrand , près de Besançon. Mais comment le déterminer à entreprendre ce voyage ? Le frere jésuite avait donné l'idée du projet, on le charge de l'exécution. Le voilà parti pour la Franche - Comté. Il arrive, & va trouver Denis Euvrard. Il ne l'aborde qu'en secret , & commence par le faire jurer de ne rien révéler, même a sa femme, de ce qu'il lui vient apprendre. Alors il lui dit que M. d'Ancier est malade à Rome , & veut faire son testament ; mais qu'ayant auparavant des choses essentielles à lui communiquer, il l'envoie chercher , & promet de le récompenser généreusement. Le fermier ne balance pas. Sans parler de son voyage à personne , il se met en route avec le frere , & tous deux se rendent à Rome dans la maison du Grand-Jésus.

Dès que Denis Euvrard y est entré , deux jésuites viennent à sa rencontre. *Ah , mon pauvre ami* , lui disent-ils avec l'air & le ton de la douleur , *vous arrivez trop tard ! M. d'Ancier est mort. C'est une grande perte pour nous & pour vous. Son intention était de vous donner sa grange de Montferrand , & de léguer le reste de ses biens à nos peres de Besançon : mais il n'y faut plus songer.* Alors ils le conduisent dans une chambre ; on l'y

laisse se reposer, & il demeure seul, abandonné à ses tristes réflexions.

Le lendemain, un des mêmes peres qui l'avaient entretenu la veille, revient le voir, & la conversation retombe sur le même sujet. *Mon cher Euvrard*, lui dit le jésuite, *il me vient une idée. C'était l'intention de M. d'Ancier de faire son testament. Il voulait vous donner sa grange de Montferrand, & nous laisser le surplus de ce qu'il possédait. Vous avouerez qu'il était maître de ses biens. Il pouvait en disposer comme il le jugeait convenable. Ainsi l'on peut regarder ces biens comme nous étant déjà donnés devant Dieu. Il ne manque donc que la formalité du testament ; mais c'est un petit défaut de forme qu'il est possible de réparer. Je me suis aperçu que vous avez la voix entièrement semblable à celle de M. d'Ancier. Vous pourriez facilement le représenter dans un lit, & dicter un testament conforme à ses intentions. Sur-tout vous n'oublierez pas de vous donner la grange de Montferrand.*

Le bon fermier se rendit sans peine à l'avis du casuiste. Le pere jésuite, que le frere avait parfaitement instruit des biens du défunt, fit faire à Denis Euvrard plusieurs répétitions du rôle qu'il devait jouer. Enfin, lorsque celui-ci parut assez exercé, il fut mis dans un lit, on manda le notaire, & deux hommes

distingués de la Franche-Comté, l'un conseiller au parlement, l'autre chanoine de la métropole, qui se trouvaient alors à Rome, furent invités de la part de M. d'Ancier à venir assister à son testament. Il faut observer que depuis quelque tems ces deux personnes s'étaient souvent présentées pour voir M. d'Ancier, & qu'on leur avait toujours répondu qu'il n'était pas en état de les recevoir.

Quand le notaire & tous les témoins furent arrivés, le soi-disant moribond, bien enfoncé dans le lit, son bonnet sur les yeux, le visage tourné contre le mur, & ses rideaux à peine entr'ouverts, dit quelques mots à ses deux compatriotes, puis on s'occupa de l'acte pour lequel on était assemblé.

Après le préambule ordinaire, le testateur révoque tout testament qu'il pourrait avoir fait précédemment & tout autre qu'il pourrait faire par la suite, à moins qu'il ne commence par ces mots, *ave Maria gratia plena*. Il élit sa sépulture dans l'église des révérends peres jésuites de Rome, sous le bon plaisir & vouloir du révérend pere général. Il donne & legue une somme de cinquante francs à chacune des pauvres communautés religieuses de Besançon, & une autre somme aussi très-modique, avec un tableau, à l'un de ses parens.

*Item, continue-t-il, je donne & legue à Denis Euvrard mon fermier, ma grange de Montferrand & toutes ses dépendances.*

[ A ces derniers mots, le jésuite qui était assis auprès du lit, parut fort étonné. L'acteur ajoutait à son rôle, & ce n'est point ainsi qu'on l'avait fait répéter. L'enfant d'Ignace observa donc au testateur, que ces *dépendances* étaient considérables, puisqu'elles comprenaient *un moulin, un petit bois, & des cens*. Mais l'homme qui était dans le lit ne voulut en rien rabattre, & soutint qu'il avait les plus grandes obligations à ce fermier. ]

*Item, je donne & legue audit Denis Euvrard ma vigne située à la côte des Maçons, & de la contenance de quatre-vingt ouvrées.*

[ Nouvelle observation de la part du révérend pere, même réponse de la part du testateur. ]

*Item, je donne & legue audit Denis Euvrard mille écus à choisir dans mes meilleures constitutions de rente, & tout ce qu'il peut me redevoir de termes arriérés pour son bail de la grange de Montferrand.*

[ Ici le jésuite, outré de dépit, voulut encore faire des remontrances; mais il n'en eut pas le tems, & la parole lui fut coupée par le malade. ]

*Item, je donne & legue une somme de cinq*

*cents francs à l'enfant de la niece dudit Denis Euvrard ; sans doute que cet enfant est de mes œuvres.*

Le révérend pere était resté fans voix ; mais il étouffait de colere. Enfin , le testateur déclara que *quant au surplus de ses biens , il nommait, instituait ses héritiers seuls & universels pour le tout , les peres jésuites de la maison de Besançon , à charge par eux de bâtir leur église suivant le plan projeté , d'y ériger une chapelle sous l'invocation de S. Antoine & de S. François ses bons patrons , & de célébrer dans ladite chapelle une messe quotidienne pour le repos de son ame.*

Tel est ce testament singulier , qui a servi de modele à celui de Crispin , & qui n'est certainement pas moins plaissant. Mais M. d'Ancier ne fit point comme Géronte , il ne revint pas. Sa mort fut annoncée le lendemain ; on publia le testament à l'officialité de Besançon , & les jésuites furent mis en possession de cet héritage.

Quelques années après , Denis Euvrard se trouva véritablement dans l'état qu'il avait si bien joué à Rome. Voyant qu'il touchait à la fin de sa vie , il sentit des remords , & fit à son curé l'aveu de tout ce qui s'était passé. Celui-ci , qui n'avait point étudié la morale dans les casuistes de la société de Jésus , représenta au moribond l'énormité de son crime.

crime. Ce pasteur éclairé lui dit que, devant un notaire assisté du juge du lieu & de plusieurs témoins, il fallait déclarer dans le plus grand détail la manœuvre à laquelle il s'était prêté, & faire en même tems aux héritiers de M. d'Ancier un abandon, non-seulement des biens qu'il s'était donnés, mais encore de tout ce qu'il possédait. La déclaration & l'abandon furent faits dans toutes les formes, & suivis de la mort de Denis Euvrard.

Dès que les héritiers naturels de M. d'Ancier eurent en main des pieces si fortes, ils se pourvurent contre le testament. Ils gagnèrent d'abord à Besançon, dans le premier degré de juridiction. L'on en appella au parlement de Dole; ils gagnèrent encore. Une dernière ressource restait à la société, & le procès fut porté au conseil suprême de Bruxelles. (Car la Franche-Comté soumise à l'Espagne, dépendait alors du gouvernement de Flandre.) Dans ce dernier tribunal, le crédit & les intrigues des jésuites prévalurent enfin: les deux premiers jugemens furent cassés, les peres furent maintenus dans la possession des biens dont ils jouissaient, & on lit encore sur le frontispice de leur église, possédée à présent par le college de Besançon, *ex munificentia domini d'Ancier.*

On ne peut douter que Regnard qui voyagea beaucoup dans sa jeunesse, n'ait eu connaissance de cette anecdote. Il en fut vraisemblablement instruit à Bruxelles, où il alla en 1681, c'est-à-dire, dans un tems où l'on devait y conserver encore la mémoire de ce singulier procès, puisqu'il avait eu pour témoins tous ceux des habitans de cette ville, qui se trouvaient alors âgés de cinquante à soixante ans. Quand le poëte composa dans la suite sa comédie du *Légataire*, il se garda bien de citer la source qui lui en avait fourni l'idée; c'était l'époque de la plus grande puissance des jésuites: il eut donc la prudence de cacher ce que sa piece leur devait, & ces peres eurent la modestie de ne pas le réclamer.

Il paraît cependant que Regnard ne s'attribua point la gloire de l'invention, ou du moins qu'elle lui fut contestée. C'est ce que semble indiquer un passage du *Dictionnaire portatif des théâtres*. On prétend, y est-il dit à l'article du *Légataire*, qu'un fait véritable a donné l'idée de cette piece. Mais ce fait n'était guere connu que dans la Franche-Comté, où il a toujours été de notoriété publique; & voici la premiere fois qu'on l'imprime. On doit présumer que les jésuites, après avoir gagné leur procès, n'oublierent rien pour anéantir la déclaration de Denis

Euvrard, & la plupart des pieces de la procédure. Ce qu'il y a de certain, c'est que le prétendu testament de M. d'Ancier existe encore, & que la maniere dont il est fait, suffirait seule pour prouver la vérité de toute l'histoire.

---

II. *Vers sur la mort de J. J. Rousseau.* [a]

SUSPENDONS nos concerts funebres,  
 Cessons de nous plaindre du fort :  
 Rousseau du séjour des ténèbres  
 Vers l'Eternel prend son effor.  
 Son ame bienfaisante & juste  
 S'élance dans le sein auguste  
 Du seul Dieu qui fut son appui :  
 L'apôtre de la tolérance  
 Vient d'obtenir sa récompense ;  
 Les cieux se font ouverts pour lui.

O vous ! qu'un aveugle délire  
 Peut abuser sur vos talens,

---

[a] L'auteur de ces vers ne sera pas surpris de ne pas trouver ici une lettre qui les accompagnait, s'il veut bien réfléchir que ce Journal est purement littéraire.

Souvenez-vous que pour écrire  
 Il faut avoir douté long-tems.  
 Rousseau, philosophe sévère,  
 Combat quarante ans la chimere  
 Qui pourrait l'induire en erreur :  
 Et quand son ame se décide,  
 Ce n'est qu'en faveur du solide,  
 Dont l'attrait a séduit son cœur.

Petits écrits, tristes libelles,  
 Romans ennuyeux & mal faits,  
 Non', vous n'êtes point les modeles  
 Dont sa main crayonna les traits.  
 Par-tout le feu de son génie  
 Eclaire, élève & vivifie ;  
 Le lecteur se sent transporté.  
 Sa morale toujours sublime  
 Obtient le tribut légitime  
 Qui n'est dû qu'à la vérité.

Arrêtez, serpens de l'envie !  
 Quel sujet vous met en courroux ?  
 L'amour de la philosophie  
 Ferait-il encor des jaloux ?  
 Livré tout entier à l'étude,  
 Rousseau vit dans la solitude,

Sans vœux, fans amis, fans foutien;  
 Et jamais fa voix importune  
 Ne se plaint à la fortune  
 De l'avoir fait naitre fans bien.

La foudre a grondé fur fa tête,  
 Le décret funefte est donné;  
 Calme au milieu de la tempête,  
 Lui feul ne peut être étonné.  
 Quand le fanatisme l'accable,  
 Ferme, conftant, inébranlable,  
 Il n'oppose qu'un froid mépris:  
 Plus grand quand on le perfécute,  
 Il fait eclairer par fa chute  
 Comme il instruit par fes écrits.

Dieu puiffant, dont la bonté veille  
 Aux intérêts des malheureux,  
 Daigne opérer une merveille,  
 Pour fauver fes jours précieux!  
 Conti, ce prince magnanime,  
 A fa patrie épargne un crime;  
 Rousseau se dérobe à la mort:  
 Et ce bienfait doit nous apprendre  
 Que la bonne foi peut prétendre  
 A l'intéreffer à fon fort.

Pourquoi des vapeurs menfongeres  
 Font-elles couler tant de pleurs ?  
 Si tous les hommes font nos freres,  
 Sachons plaindre au moins leurs erreurs.  
 Prétendre en tyran fanguinaire,  
 Au nom de Dieu faire la guerre,  
 C'est une superstition :  
 Ce Dieu par son amour extrême  
 Nous a prouvé qu'il veut qu'on aime :  
 Telle est notre religion.

Séjour charmant d'Ermenonville,  
 Bosquets, vergers délicieux,  
 Vous possédez l'auteur d'*Emile*,  
 Et son choix vous est glorieux.  
 Loin du tumulte de la ville,  
 Il forme un élève docile,  
 Dont le cœur a su l'enflammer ;  
 Et par un talent peu vulgaire,  
 Il l'instruit, l'amuse, & l'éclaire,  
 Et parvient à s'en faire aimer.

Dans cet asyle inaccessible,  
 Quel fantôme ose pénétrer !  
 Il annonce un ordre terrible,  
 Rousseau souscrit sans murmurer.

En vain la nature s'agite,  
 Gémit, tremble, s'émeut, s'irrite,  
 Et s'obstine à le retenir :  
 Il sent sa mourante paupière  
 Perdre pour jamais la lumière,  
 Sans que son cœur pousse un soupir.

Ignorans, fléaux de la terre,  
 Votre fureur doit s'appaiser ;  
 L'astre qui pouvait vous déplaire,  
 Pour toujours vient de s'éclipser.  
 Mais quoi ! le lâche fanatique,  
 Sans égard pour la voix publique,  
 Bénit le jour qu'il expira :  
 Et le flambeau de la nature  
 Trouve à peine une sépulture  
 Chez les mortels, qu'il éclaira.

Emile, & vous tendre Sophie,  
 Couple aimable formé par lui,  
 C'est en vain que la calomnie  
 Voudrait vous flétrir aujourd'hui.  
 Au-dessus d'un frivole hommage,  
 Votre père vécut en sage,  
 Et mourut dans l'obscurité.  
 Déjà couronné par la gloire,

Il brille au temple de mémoire,  
De la plus sublime clarté.

*Epitaphe de J. J. Rousseau.*

Mortel, avec respect contemple ce tombeau !  
D'un trésor précieux il est dépositaire.  
Le sage consterné lui redemande un frere,  
Et les arts gémissans y cherchent leur flambeau

Par M. DE ROSE-CROIX

---

III. *Ode sur l'harmonie, par Racine le Js.*

IL doit m'être permis d'insérer dans mon Journal cette belle ode de Racine le Js, dont personne, à l'exception de quelques théologiens, ne lit plus guere les deux pèmes froids, mais bien versifiés, sur *la religion*, & sur *la grace*, & dont on lit encore moins les autres poésies.

Cette ode méritait d'être distingué. La sixieme strophe sur-tout me paraît un modele frappant & sublime d'harmonie imitative. Je ne fais s'il en est de plus parquée dans aucun de nos poetes Français, & je suis surpris que M. Delille, dans la préface de son excellente *Traduction des gorgiques*,

n'ait point cité ce morceau. C'est presque Homere : en relisant cette strophe, je crois entendre encore les cadences nombreuses du grec ; rien de tout ce que notre langue peut rendre n'est perdu. Il est surprenant, selon moi, que cette ode ne soit pas plus connue, plus célèbre, plus citée.

Je parle un peu en enthousiaste, & mes préliminaires sont bien longs. Abrégeons donc : voici l'ode. Voyez si vous n'y trouverez rien qui vous fasse excuser, ou même partager mon enthousiasme.

FILLE du ciel, mere féconde  
Des innocentes voluptés,  
Lien des cœurs, ame du monde,  
Souveraine des volontés ;  
Par toi seule, aimable harmonie,  
Euterpe, Erato, Polhimmie,  
De leurs concerts charment les dieux ;  
Chez les hommes, c'est ta puissance,  
Qui de la farouche ignorance  
A détruit l'empire odieux.

Pour une vile nourriture,  
Pour les plus honteux intérêts,  
Jadis errans à l'aventure,  
Ils s'égorgeaient dans les forêts.

De leurs vils glands tu les détaches,  
 De leurs antres tu les arraches ;  
 Ils se rassemblent à tes fons,  
 Et dans l'enceinte de ces villes,  
 Qu'élevent les pierres dociles [ a ],  
 Ils vont écouter tes leçons.

Aux pieds du fils de Calliope [ b ],  
 Tu tiens les tigres enchainés ;  
 Tu fais du haut du mont Rhodope,  
 Descendre les pins étonnés.  
 Par toi conduit jusqu'au Ténare,  
 Il attendrit ce cœur barbare,  
 Que n'ont jamais touché nos pleurs.  
 Mégère même est immobile,  
 Et dans le Tartare tranquille  
 Suspend les cris & les douleurs.

Mais qui peut conter tes merveilles,  
 Enchanteresse de nos sens ?  
 Si je languis, tu me réveilles ;  
 Je vis au gré de tes accens :  
 Tyrtée enflamme mon courage,

[ a ] Allusion aux murs de Thebes, élevés par Amphion.

[ b ] Orphée.

Il chante, je vole au carnage ;  
Bellone regne dans mon cœur.  
Anacréon monte sa lire ;  
Mes armes tombent, je soupire,  
Et le plaisir est mon vainqueur.

Par quel art le chantre d'Achille  
Me rend-il tant de bruits divers ?  
Il fait partir la fleche agile ,  
Et par ses sons siffent les airs [ c ].  
Des vents me peint-il le ravage ?  
Du vaisseau que brise leur rage ,  
Eclate le gémissement ;  
Et de l'onde, qui se courrouce  
Contre un rocher qui la repousse ,  
Retentit le mugissement.

S'il me présente ce coupable ,  
Qui dans l'empire ténébreux ,  
Roule une pierre épouvantable  
Jusqu'au sommet d'un mont affreux ,  
Ses genoux tremblans, qui fléchissent ,  
Ses bras nerveux qui se roidissent ,

---

[c] Qui est-ce qui n'entend pas siffler la fleche ?  
Que de beautés dans cette strophe, & sur-tout  
dans la suivante !

Me font pour lui pâlir d'effroi.  
 Le malheureux enfin succombe,  
 Et de la roche qui retombe [ *d* ],  
 Le bruit résonne jusqu'à moi.

Par la cadence de Virgile,  
 Un courfier devance l'éclair;  
 Souvent prêt à fuivre Camile,  
 Comme elle je me crois en l'air.  
 Du bœuf tardif, que rien n'étonne,  
 Et qu'en vain son maître aiguillonne,  
 Tantôt je presse la lenteur,  
 Tantôt de ce géant énorme [ *e* ]  
 La masse lourde, horrible, informe,  
 M'accable sous sa pesanteur.

‡ Qu'avec plaisir je me délasse  
 Sous ces arbres délicieux  
 Que la main d'Horace entrelace  
 Par des nœuds qui charment mes yeux!

---

[ *d* ] Quelle peinture! La chute de ce vers & du précédent, le choix heureux des expressions & des épithètes, l'art d'ennoblir des détails minutieux, une harmonie soutenue, rendent ce tableau frappant. C'est presque Homère.

[ *e* ] Cacus.

Leurs branches se cherchent, s'unissent,  
S'embrassent & m'ensevelissent  
Dans l'ombre que font leurs amours ;  
Tandis que l'onde fugitive,  
D'un ruisseau que son lit captive,  
Murmure de ses longs détours.

Dans l'Italie & dans la Grece,  
La langue, riche en tours heureux,  
N'offrait, nous dit-on, que noblesse,  
Que mots sonores & nombreux :  
Chaque syllabe mesurée,  
Par sa courte ou longue durée,  
Conspirait aux plus beaux accords.  
Pour nous les muses plus sévères  
Ont, par des bornes trop austeres,  
Géné nos timides transports.

Quelle humeur triste & dédaigneuse  
Nous dégoûte de notre bien ?  
Notre langue est riche & pompeuse,  
Pour quiconque la connaît bien ;  
Et moins brillant par le génie,  
Qu'aimable par sa symphonie,  
Notre Malherbe fut cueillir

“ Ces feuilles si vertes, si belles, „ [f]  
 Dont les couronnes immortelles  
 Empêchent son nom de vieillir.

Mais quoi ! le fer brille à ma vue,  
 Et de morts nos champs sont couverts.  
 “ L'aigle par l'aigle est abattue. „ [g]  
 On combat pour choisir ses fers.  
 “ Rome déchire ses entrailles. „ [h]  
 Quels meurtres ! que de funérailles !  
 Paix sanglante, ouvrage d'horreur,  
 Que de cris percent mon oreille !  
 Plein d'effroi j'admire Corneille,  
 Et je me plains dans ma terreur.

Toi, qui rends à la tragédie  
 L'ornement pompeux de ses chœurs, [i]  
 Ta muse encore plus hardie, [l]  
 D'un saint trouble remplit nos cœurs.  
 Je te suis jusqu'à la montagne,  
 Où Dieu, que sa gloire accompagne,  
 Vient dicter ses commandemens.

---

[f] Vers de Malherbe.

[gh] Expressions tirées de la tragédie de *Cinna*.

[i] Racine son père.

[l] Il y a un peu de partialité dans ce vers.

Frappé du bruit de son tonnerre,  
 Je crois sentir trembler la terre  
 “ Sur ses antiques fondemens. „ [ *m* ]

Au moindre zéphir, dont l'haleine  
 “ Fait rider la face de l'eau „ [ *n* ]  
 L'aimable & tendre Lafontaine  
 M'intéresse pour un roseau.  
 Mais s'il appelle la tempête  
 Contre cette orgueilleuse tête  
 Qui veut en braver les efforts,  
 Chûte horrible! affreuse ruine!  
 Le chêne qu'elle déracine,  
 “ Touchait à l'empire des morts. „ [ *n* ]

Que j'aime la voix languissante,  
 Qui laisse tomber faiblement  
 Ces mots, dont la douceur m'enchanté,  
 Et qui coulent si lentement!  
 O grand peintre de la mollesse!  
 J'aime encor jusqu'à ta vieillesse,  
 Lorsqu'après dix lustres pesans,  
 Amassés sur ta tête illustre,

---

[ *m* ] Vers d'*Athalie*.

[ *nn* ] Vers de Lafontaine.

Qu'elle surcharge de trois ans. [o]

Si le maître de notre lyre [p]  
 Aujourd'hui chante loin de nous,  
 Dans l'air étranger qu'il respire,  
 Ses accens n'en font pas moins doux.  
 Non, la veine de notre Alcée  
 N'a point encore été glacée  
 Par la froideur de ces climats,  
 Où si souvent de la Scythie  
 « Le fougueux époux d'Orythie », [q]  
 Rassemble les tristes frimats.

Telle est la noble poésie  
 Que nos mufes nous font goûter,  
 Qu'à son tour avec jalousie  
 Homère pourrait écouter.  
 Ne regrettons point le Méandre;  
 La Seine nous a fait entendre  
 Quelques cygnes mélodieux.  
 Mais par-tout ils ont été rares;  
 Si les dieux étaient moins avarés,  
 Leurs dons seraient moins précieux.

---

[o] Expression de Boileau.

[p] Le poète Rousseau.

[q] Vers de Rousseau.

Amateurs des pointes brillantes,  
 Des jeux d'esprit & des éclairs!  
 Toutes ces beautés pétillantes  
 N'immortalisent point vos vers.  
 Mais une constante harmonie,  
 A la raison toujours unie,  
 De l'oubli vous rendra vainqueurs.  
 Qu'elle soit l'objet de vos veilles,  
 C'est l'art d'enchanter les oreilles,  
 Qui fait la conquête des cœurs.

Pourquoi encore n'a-t-on pas cité comme un modèle, & du choix des mots, & de l'harmonie imitative, le morceau suivant sur l'invention des arts? Je le tire du poème sur *la religion*, chant troisième. On trouvera difficilement ailleurs des vers français aussi bien faits à tous égards que ceux-ci.

La branche en longs éclats cede au bras qui l'ar-  
 rache ;

Par le fer façonnée, elle alonge la hache :

L'homme, avec son secours, non sans un long  
 effort ,

Ebranle & fait tomber l'arbre dont elle fort ;

Et tandis qu'au fuseau la laine obéissante,

Suit une main légère, une main plus pesante

Frappe à coups redoublés l'enclume qui gémit :  
 La lime mord l'acier, & l'oreille en frémit [ a ] :  
 Le voyageur qu'arrête un obstacle liquide,  
 A l'écorce d'un bois confie un pied timide.  
 Retenu par la peur, par l'intérêt pressé,  
 Il avance en tremblant... le fleuve est traversé.  
 Bientôt ils oferont, les yeux vers les étoiles,  
 S'abandonner aux mers sur la foi de leurs voiles :  
 Avant que dans les pleurs ils pétrissent leur pain,  
 Avec de longs soupirs ils ont brisé le grain ;  
 Un ruisseau par son cours, le vent par son haleine,  
 Peut à leurs faibles bras épargner tant de peine.

Si je n'apprends pas qu'aucun de mes  
 souscripteurs réclame contre cette manière  
 de remplir le Journal, en y inférant des mor-  
 ceaux à peu près oubliés d'anciens écri-  
 vains, au lieu des fadaïses de nos petits ver-  
 sificateurs modernes, je pourrai de tems en  
 tems faire usage de cette ressource.

---

[ a ] M. de Lille dit dans ses *Géorgiques* : j'en-  
 tends crier la dent de la lime mordante. C'est le  
 vers de Racine, mais encore perfectionné.



---

IV. *Traduction d'une épître de milady Montagu à un homme qui lui reprochait son insensibilité.*

MILORD, cette austere froideur,  
Dont ta vivacité me blâme,  
Et que tu crois peut-être un vice de mon ame,  
N'est ni l'effet de la pudeur,  
Ni celui du triste scrupule.  
Vas, sois sûr que mon sang circule  
Souvent avec rapidité ;  
Crois que je fais qu'il n'est qu'un printems dans  
la vie,  
Et que l'amour est dans l'humanité.  
Crois que souvent la volupté  
Fait rêver mon ame attendrie.  
Mais si j'aime l'amour, je hais tous les amans.  
J'abhorre leurs perfides flames,  
Et l'art trompeur de leurs sermens,  
Trop puissant sur nos faibles ames ;  
Enfin je n'acheterai pas  
D'un siecle de remords un court instant d'ivresse.  
- Mais veux-tu voir échouer ma sagesse ?  
Que le sort mene sur mes pas

Un homme tel qu'en ma chimere !  
 Je m'en figure un quelquefois ;  
 Un homme dont l'esprit doux & vif à la fois ,  
 Ne soit que l'ornement d'un heureux caractère ;  
 Qui n'entre point dans des transports  
 De vanité, ni d'artifice ;  
 Que sans projets & sans efforts ,  
 Ce soit le cœur qui nous unisse ;  
 Que pour m'attacher à jamais ,  
 Il soit instruit sans jouer la science.  
 Sérieux sans tristesse , enjoué sans licence ,  
 Qu'il ne porte rien à l'excès ,  
 Sinon l'amour & la prudence ;  
 Qu'il plaise à tout mon sexe , & n'adore que moi ;  
 Que dans le monde il contraigne sa flamme.  
 Je ne demande alors pour garant de sa foi ,  
 Qu'un coup-d'œil à propos où se peigne son ame .  
 Mais qu'après ces momens d'ennui ,  
 Je me trouve en lieu solitaire  
 Seule entre le mystère & lui :  
 Là , cessant d'être sage , & moi d'être sévère ,  
 Qu'il m'aime , me le dise , & l'entende à son tour :  
 Qu'il ose tout enfin , sans que je le refuse ,  
 Et sans craindre qu'un jour mon repentir l'accuse .

L'amour alors fert d'excuse à l'amour.

Que pour rendre à jamais solide  
Et doubler un bonheur si grand,  
Il me serve à la fois de guide,  
D'ami, de conseil, & d'amant;

Q'auprès de lui mon cœur s'éleve & s'agrandisse,  
Que je puisse en un mot répandre dans son sein,  
Et mes plaisirs, & mon chagrin,

Afin qu'il les augmente ou bien qu'il l'adoucisse.

Oui, que le ciel mene vers moi

Cet homme hélas! peut-être imaginaire.

Je vole au-devant de sa foi,

Je brave pour l'aimer, les cris du sot vulgaire :  
Compagne de ses pas, en tout tems, en tout lieu,  
Dût-ce être sous une chaumière,  
J'en fais & mon tout & mon dieu...

Mais jusques là, que m'importe de plaire!

Tant que cet être idole de mon cœur,  
N'y viendra pas porter sa flamme,  
Je conserverai ma froideur;

Elle ne coûte pas un soupir à mon ame.

Je ris de cet essaim d'amans  
Que ma faible beauté m'attire ;  
Je méprise leurs sentimens ,

102 JOURNAL HELVETIQUE.

Leurs petits moyens de séduire,  
Et je bâille de leurs encens.  
Qu'à des femmes faibles ou vaines  
Ils aillent raconter leurs maux,  
Le souffle du zéphir peut plier les roseaux,  
Mais il n'agite point les chênes.



- V. *RECUEIL des écrits de J. J. ROUSSEAU, sur la copie de Genève, proposé par souscription, in - 12, de la grandeur des Théâtres de Moliere, Racine, Crébillon, &c.*

P R O S P E C T U S.

LA plupart des éditions générales des *Œuvres de J. J. Rousseau*, qui parurent de son vivant, furent faites à son insu, ou contre sa volonté; aussi n'en est-il aucune qui ne manque à la fois d'ordre, de choix & de correction. Celle que nous annonçons aujourd'hui, *avouée par madame Rousseau, & dirigée par les amis de l'auteur*, a les droits les plus forts à la confiance du public. Il peut la regarder comme rédigée par M. Rousseau lui-même; l'exposé suivant justifie cette assertion.

En 1764, M. Rousseau, rélidant à Motiers-Travers, voulut donner une collection générale de ses écrits, soit pour constater ceux qui étaient véritablement de lui, soit pour corriger dans ceux qu'il avait déjà publiés, les imperfections qu'il y avait observées. Tous les arrangemens pour cette entreprise étaient faits, ses anciens ouvrages corrigés & sur-tout augmentés, les manuscrits des pièces nouvelles préparés, & chacun d'eux disposé dans l'ordre le plus convenable: il ne s'agissait plus que de l'impression; mais de nouveaux malheurs firent évanouir ce projet. Un des amis de M. Rousseau offrit alors de se substituer aux libraires

res, & d'attendre des circonstances plus favorables pour la publication du recueil. M. Rousseau accepta son offre, lui remit les matériaux de la collection projetée, & le fit dépositaire de tous ses papiers. C'est *en faveur de sa veuve*, que cet ami, fidele à son dépôt, a traité pour l'édition que la société de Geneve annonce : préparée, comme on le voit, par l'auteur lui-même, elle est son ouvrage ; ses amis ne sont que les témoins & les garans de la fidélité de l'exécution.

Quant à nous, notre édition bien exécutée, sur caracteres neufs & sur beau papier, fera entièrement calquée sur celle de Geneve : elle n'en différera que par la commodité du format & la médiocrité du prix. Chacun de nos volumes in-12 renfermera ce qui sera contenu dans le volume in-8<sup>o</sup> de Geneve, & ne coûtera que 1 liv. 14 f.

La collection entière sera composée, comme celle de Geneve, de 20 à 24 volumes à peu près.

Notre première livraison fera de quatre volumes, & paraîtra au même instant que celle de l'édition originale qui en contiendra huit. Pour que l'édition de Geneve ne puisse avoir aucun avantage sur la nôtre, six semaines après cette livraison, nous en ferons une seconde qui contiendra les quatre autres volumes.

Par ce moyen, dans l'intervalle de six semaines, nos souscripteurs auront le même nombre de volumes que ceux de Geneve. Cette même marche sera suivie scrupuleusement dans chaque livraison que feront les éditeurs de Geneve.

On souscrit dès à présent chez la Société Typo-

graphique de Neuchatel en Suisse, & chez les principaux libraires de l'Europe, & l'on paie 3 liv. d'avance pour le montant de la souscription, dont il fera tenu compte sur la dernière livraison.

*Notice des piéces de J. J. ROUSSEAU, qui composeront le Recueil de ses écrits dans l'ordre qu'il avait fixé lui-même pour l'édition qu'il projetait. Tous les ouvrages de cette liste déjà imprimés, ont été plus ou moins retouchés, & enrichis de notes par l'auteur.*

Discours sur l'inégalité.

Discours sur l'économie politique.

Du Contrat social.

Extrait de la paix perpétuelle.

*Extrait de la polysynodie, manuscrit.*

*Jugement sur la paix perpétuelle, mss.*

*Jugement sur la polysynodie, mss.*

*Traduction du premier livre de l'histoire de Tacite, mss.*

La nouvelle Héloïse. Avec des additions, & la traduction faite par l'auteur lui-même des passages italiens qui y sont cités.

Emile, ou de l'éducation.

Lettre à M. l'archevêque de Paris.

Lettres écrites de la montagne.

Lettre à M. d'Alembert.

De l'imitation théâtrale.

*Discours sur la première vertu du héros, mss. plus complet que celui qu'on a imprimé sous ce titre.*

Discours qui a remporté le prix à Dijon.

Réponse à un écrit anonyme dans le Mercure de France.

Lettre sur une réponse de M. Gautier.

Replique au roi de Pologne.

Dernière réponse de J. J. Rousseau.

Préface de Narcisse.

Narcisse, comédie.

*L'Engagement téméraire, mss. comédie en trois actes, en vers.*

*Les Muses galantes*, mss. opéra.

Le Devin du village, intermede.

Pygmalion, scene lyrique.

*Emile & Sophie*, ou *les Solitaires*, mss.

*Le lévite d'Éphraïm*, mss. poeme en prose, en quatre chants. Malgré l'horreur du sujet, ce poeme est d'une fraîcheur charmante, d'une simplicité vraiment antique : c'était de tous ses ouvrages celui que M. Rousseau chérissait le plus.

*Lettres à Sara*, mss. Cet ouvrage, entrepris par une espece de défi, est destiné à répondre à cette question, *si un amant d'un demi-siècle pouvoit ne pas faire rire ?*

La Reine fantastique, conte.

*Traduction de l'ap-lobintosis de Sénèque, sur la mort de l'empereur Claude*, mss.

*Mémoire lu à l'Académie des sciences l'an 1742, concernant de nouveaux signes pour la musique*, mss.

Lettres sur la musique française.

*Réponse à M. Rameau*, mss. ou examen de deux principes avancés par M. Rameau dans une brochure intitulée, *Erreurs sur la musique dans l'Encyclopédie.*

*Essai sur l'origine des langues*, mss. où il est parlé de la melodie & de l'imitation musicale.

*Lettres & mémoires sur divers sujets*, mss.

*Ouvrages non compris dans la collection projetée en 1764, & qui seront insérés dans le corps de cette édition, suivant l'ordre philosophique des matieres.*

Dictionnaire de musique.

*Les Confessions de J. J. Rousseau*, en six livres, mss. 2 vol. in-12.

*Les Réveries du promeneur solitaire*, mss. Titre que l'auteur a donné à une espece de journal bien intéressant de ses pensées pendant ses promenades vers la fin de ses jours. Dix promenades, 2 vol. in-12.

*Considérations sur le gouvernement de la Pologne*, mss. 1 vol. in-12.

*Traduction de l'épisode d'Olinde & Sophronie, tiré du Tasse*, mss.

- L'oraison funebre du feu duc d'Orléans*, mss.
- Aventures de milord Edouard*, mss. Ce manuscrit sera joint à la *Nouvelle Héloïse*, dont il fait partie.
- Lettres, mémoires & pieces fugitives sur divers sujets*, mss. Cette collection très-étendue contient une foule de pieces intéressantes, & notamment :
- Lettres à M. le maréchal duc de Luxembourg, sur la Suisse en général, & particulièrement sur le Val-de-Travers, lieu de son domicile*, mss.
- Lettres à M. le président de Malesherbes, sur les motifs de sa retraite à la campagne, &c. &c.* mss.
- Une lettre très-longue sur l'existence de Dieu*, mss.
- Lettres sur la botanique*, mss. dans le but de rendre plus agréable & plus facile l'étude de cette partie de l'histoire naturelle.
- Lettre à M. de Voltaire, sur le poème de la loi naturelle & celui du désastre de Lisbonne.*
- Lettres diverses à ses amis*, mss. en grand nombre, & toutes dignes du public.





## TROISIEME PARTIE.

L E

## NOUVELLISTE SUISSE.

## T U R Q U I E.

*Constantinople.* Après avoir terminé sa brillante expédition dans la Morée, où la tranquillité est enfin rétablie, le capitana-pacha est rentré dans ce port avec sa flotte le 25 novembre dernier. Le grand-seigneur lui a fait l'accueil le plus distingué.

Depuis lors, deux frégates ont été envoyées dans l'Archipel, pour veiller à la protection du commerce, qui continue à être fort gêné par les corsaires Français & Anglais. Sur les plaintes portées à ce sujet par les ministres des cours intéressées à la liberté de la navigation dans la Méditerranée, le gouvernement a résolu d'employer les moyens les plus efficaces pour faire cesser ces déprédations. On a projeté entr'autres de renouveler un règlement fait en 1744, qui fixait, par une ligne tirée de la partie occidentale de la Morée jusqu'au golfe de

Candie, les limites dans lesquelles il était défendu aux navires de guerre & aux armateurs des puissances belligérantes, de s'attaquer réciproquement, ou d'attaquer les bâtimens neutres, à peine d'être arrêtés; & si l'on ne pouvait s'en rendre maître, on devait s'adresser aux ministres de la puissance dont ils dépendaient, pour se faire dédommager des pertes qu'ils avaient causées. Quelque désirable que fût une pareille neutralité, on craint que ce projet ne puisse s'effectuer. Il a été communiqué aux ambassadeurs de France & d'Angleterre; mais ce dernier a observé que les Français y trouveraient seuls leur avantage, & qu'ainsi il ne croyait point qu'il fût goûté par sa cour.

Abdoul-Rezac-Effendi, qui avait été employé dans les négociations de paix entre la Russie & la Porte, & élevé dès lors au poste de Reis-Effendi (ministre des affaires étrangères), vient d'y être remplacé par Hamet Hazil Effendi, premier commis des requêtes. On lui a donné les trois queues & le gouvernement d'Aidain, grade plus élevé, mais qui le relegue loin de la capitale. Bien des gens attribuent ce déplacement d'Abdoul-Rezac à la jalousie du grand-visir, qui a voulu éloigner un homme dont les talens lui faisaient ombrage. Cet ancien ministre est généralement regretté, sur-tout par les en-

voyés des puissances étrangères ; & quelques personnes craignent que son éloignement ne fasse changer le système politique de cette cour.

### R U S S I E.

*Pétersbourg.* On a arrêté, tant en cette ville qu'en différens endroits de l'empire, plus de cent personnes, dont la plupart avaient des emplois subalternes dans les divers collèges & chancelleries. Ils sont tous renfermés dans la forteresse de cette capitale : on les accuse de malversation dans la recette des revenus de la couronne, & l'on a nommé une commission, présidée par le major-général Tolltoy, pour faire à ce sujet les recherches les plus exactes.

La cour a reçu avis d'une révolte presque générale, qui a éclaté en Perse contre Albofat-Kan, qui, après la mort de Kerim-Kan, son pere, s'était fait déclarer régent du royaume. Pour mettre cet empire à l'abri des incursions de l'un & de l'autre parti, S. M. I. a ordonné aux troupes réparties dans les gouvernemens de Casan, Astracan & Asoph, de se réunir & de former un cordon sur les frontières. Ces troupes, au nombre de 10000 hommes, seront sous les ordres du lieutenant-général Suwarof

### A L L E M A G N E.

*Vienne.* Deux mille Croates, qui étaient

en quartier dans le fauxbourg de Wieden, font, à ce qu'on assure, en marche pour la Bohême, & doivent être suivis de 8000 autres: on se propose de les employer à construire quelques forteresses dans ce royaume.

Le comte de Buchoff, envoyé extraordinaire du roi de Danemarck, a remis au prince de Kaunitz une note, par laquelle il proteste contre la prise de possession faite par la maison d'Autriche de l'isle de Nicobar, dépendante de l'établissement danois de Tranquebar. La cour a donné une réponse à ce mémoire, conçue en termes très-amiables, & dans laquelle LL. MM. II. & RR. déclarent, qu'après avoir pris les informations nécessaires, elles donneront à S. M. Danoise la satisfaction qu'elle demande.

Le cardinal Hertzan va résider à Rome en qualité d'ambassadeur de cette cour & de protecteur de la nation Allemande, à la place de feu le cardinal Albani.

*Berlin.* Toute la famille royale est plongée dans le deuil par la mort de S. A. R. mad. Louise - Amélie, princesse douairière de Prusse, décédée le 13 de janvier, après une très-courte maladie, dans la cinquante-huitième année de son âge. Elle avait épousé, en 1742, le prince Auguste - Guillaume de Prusse: de ce mariage sont nés S. A. R. Frédéric-Guillaume, prince de Prusse, & mad.

la princesse Frédérique - Sophie , mariée au prince Stathouder. Le corps de feu S. A. R. a été déposé solennellement dans la tombe royale le 21. Les grandes qualités de cette princesse la font vivement & universellement regretter.

Des sept conseillers impliqués dans la fameuse affaire du meûnier Arnold , deux , MM. Ransleben , conseiller des finances , & Schleiber , conseiller de la régence de Custrin , ont été déclarés innocens : les cinq autres , MM. Friedel , Graver , Busch , Bandel & Neuman , ont été cassés , condamnés à dédommager le meûnier , & à un an de prison dans la forteresse de Spandau. Le conseiller provincial de Gerisdorf , sur la terre duquel est situé le moulin , a aussi été démis de sa place. Depuis lors S. M. a publié deux édits généralement admirés. Le premier est une instruction pour les différens colleges de justice , tendante à améliorer l'administration de la justice , & à diminuer le nombre des procès. Le second contient aussi des instructions pour les chambres pupillaires , & décharge de tous droits d'administration les biens des pupilles , dont la fortune n'est que suffisante pour leur éducation. Les détails que renferment ces deux édits , serviront à prouver de plus en plus combien S. M. est attentive à tout ce qui peut intéresser le bien-être

bien-être & la tranquillité du moindre de ses sujets.

I T A L I E.

Rome. LL. AA. RR. l'archiduc Ferdinand & la princesse son épouse ont passé ici pour se rendre à Naples, où elles sont heureusement arrivées le 25 de janvier. Elles ont eu une audience du saint pere.

S. S. vient enfin de recevoir de son nonce en Pologne, la réponse faite par l'impératrice de Russie, relativement au noviciat des ex-jésuites, ouvert dans la Russie-Blanche. Cette réponse porte en substance, que S. M. I. croyant les jésuites nécessaires à l'éducation de la jeunesse dans la partie catholique de ses états, avait résolu non-seulement de leur accorder un asyle, mais encore de leur permettre de s'y multiplier, en recevant des sujets: que pour ce qui regardait leur institut, il lui était indifférent qu'ils gardassent le nom de jésuites, ou qu'ils devinssent des prêtres séculiers; & que son intention n'était point de mettre aucun empêchement à l'exécution entière du bref d'extinction donné par Clément XIV. Il ne dépend donc plus que du pape de supprimer le noviciat de la Russie-Blanche.

On apprend de Venise qu'il a été enjoint à tous les ordres réguliers, de remettre au gouvernement une note exacte de leurs ca-

pitaux, des endroits où ils font déposés, & de l'intérêt qu'ils rapportent. Ils doivent encore déclarer par quelle voie ils les ont acquis, & l'emploi qu'ils en font. Ces ordres annoncent le projet d'introduire parmi ces réguliers, la réforme déjà établie parmi les moines.

*E S P A G N E.*

*Madrid.* On annonce de Cordova, dans le Tucuman, comme un fait très-authentique, un phénomène bien singulier; celui d'une négresse âgée de 175 ans. Elle distingue encore les objets à dix ou douze pas; il ne lui manque que quatre dents mâchelières & une incisive; les autres sont si usées, qu'à peine elles sortent des gencives. Elle ne peut plus se tenir debout; mais elle travaille encore; & ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que, quoique courbée & affaiblie, elle peut faire les fonctions de sage-femme.

Talve-Mahomet-Ben-Lotomany, ambassadeur du roi de Maroc, est arrivé à Cadix, sur la frégate la Sainte-Lucie, à bord de laquelle il s'était embarqué à Ceuta: il a été reçu avec les mêmes honneurs qu'on rend aux grands d'Espagne.

Il y a eu, le 16 janvier, un combat très-vif, & qui a duré plus de douze heures, entre la flotte Anglaise, aux ordres de l'amiral Rodney, & l'escadre Espagnole, com-

mandée par D. Juan de Langara. Celui-ci n'avait que huit vaisseaux, lorsqu'il aperçut à la suite d'une brume épaisse & à peu de distance de lui, la flotte ennemie, forte de vingt-un vaisseaux de ligne & plusieurs frégates. A la vue de forces si supérieures, don Langara donna le signal de retraite, & deux de ses meilleurs voiliers parvinrent à s'échapper; mais les six autres ne pouvant éviter l'ennemi, se font battus avec une bravoure & un acharnement inexprimables. Le Saint-Domingo a sauté en l'air, & les autres ne se sont rendus qu'après avoir été rasés comme des pontons. Le lendemain, deux de ces vaisseaux sont rentrés à Cadix, amenant prisonniers les officiers & matelots Anglais qu'on y avait fait passer pour les amariner, & qui ne pouvant gouverner ces navires dématés, par un gros tems & dans des parages qu'ils ne connaissaient pas, ont mieux aimé se rendre aux Espagnols & se laisser conduire dans ce port, que de s'exposer à périr avec leurs prises.

Dès lors on a reçu, du camp de S. Roch, la nouvelle qu'une partie de la flotte Anglaise est entrée dans la baie de Gibraltar, fort maltraitée, avec les trois vaisseaux Espagnols, pris le 16: le reste a été poussé par les vents beaucoup plus loin dans la Méditerranée. On a aussi appris que D. Langara

avait été blessé en trois endroits , mais principalement à la tête ; que les ennemis l'ont traité avec les égards & la distinction dus à sa bravoure ; & qu'il a été relâché avec tous les officiers de son escadre , sur leur parole d'honneur.

On a quelque inquiétude sur le sort de trois vaisseaux qui avaient été séparés par un coup de vent de l'escadre de D. Langara , la veille du combat.

Deux couriers expédiés de la Corogne ont apporté l'avis que D. Gaston avait été aperçu dans ces parages , avec quinze vaisseaux ; & l'on écrit de Lisbonne , que le 25 il était près du cap S. Vincent. Ainsi l'on se flatte qu'il arrivera encore à tems pour couper la retraite aux Anglais. D. Cordova doit se joindre à lui , avec onze vaisseaux.

#### A N G L E T E R R E.

*Londres.* L'amirauté a reçu une lettre du capitaine Clerk , ci-devant lieutenant du fameux capitaine Cook. Cette lettre , datée de Kamschatka le 8 juin 1779 , annonce le triste sort de ce célèbre navigateur , qui a été massacré par des sauvages , le 14 février de la même année , dans une isle qu'il appelle Owhyhe , & que l'on croit à Pétersbourg être une des Kuriles , situées dans la mer qui sépare l'Asie de l'Amérique septentrionale. Le capitaine Cook avait d'abord

été reçu avec toutes les démonstrations extérieures du respect & de la cordialité ; mais ayant dans la suite été provoqué par les excès d'insolence d'un insulaire, il fit tirer sur lui premièrement à dragée, enfin à balle. La mort de cet homme irrita tellement les sauvages, qu'après que les Anglais eurent fait feu, ils fondirent sur eux, sans leur laisser le tems de recharger, tuerent le capitaine avec quatre matelots, & contraignirent les autres à se retirer sous le feu de leurs bâtimens. Le capitaine Clerk prit alors le commandement des deux vaisseaux ; il se propose de faire de nouvelles tentatives pour découvrir un passage en Europe par le nord. Les équipages sont bien portans & bien approvisionnés. Le capitaine Cook, à son arrivée dans l'isle d'Owhyhe, n'avait encore perdu que deux hommes, dont l'un avait été noyé. Tous ses papiers sont bien conservés.

Le parti de l'opposition met tout en œuvre pour faire réduire la liste civile, rétablir l'économie dans tous les départemens de l'administration, & instituer un comité pour examiner les comptes publics. Ce plan, approuvé par le corps municipal de la ville de Londres, l'a été de même par une nombreuse assemblée des plus riches propriétaires du comté d'York, où l'on a de plus unanime-

ment arrêté de présenter une requête au parlement sur ces grands objets. Cet exemple a déjà été suivi par vingt-un comtés, qui ont nommé des comités pour correspondre avec les autres comtés de l'Angleterre, & dresser un plan d'association nationale.

La gazette de la cour du 22 janvier, a publié les dépêches reçues de l'amiral Parker, qui confirment la prise de la frégate française l'Alcmene, de douze vaisseaux marchands français, & de quatre petits bâtimens américains. La même gazette annonce, d'après le rapport de M. William Jones, arrivé à Plymouth à bord de l'Amista, prise espagnole, que l'amiral Rodney rencontra le 7 janvier une flotte Espagnole de dix-neuf bâtimens de transport, chargés de vivres & de munitions navales, allant de Bilbao à Cadix, sous l'escorte d'un vaisseau de 64 tout neuf & de cinq frégates, & qu'il s'empara de tout à l'exception d'un transport. On évalue ces vingt-quatre prises à plus de 1500000 liv. sterling.

Les vaisseaux en croisière continuent d'arrêter tous les bâtimens neutres qui se trouvent chargés de munitions navales pour la France ou l'Espagne.

On assure, mais sans dire sur quel fondement, que l'amiral Hughes, qui commande

l'escadre aux Indes orientales, n'y trouvant point d'ennemis à combattre, a pris le parti de traverser la mer Pacifique, pour aller attaquer les possessions espagnoles dans l'Amérique méridionale, qui ne sont pas en état de défense.

Si l'on peut s'en rapporter à une liste de la marine anglaise, qui a paru dans les papiers publics, nous aurons, lorsque les nouvelles constructions & les radoubes seront achevés, 368 bâtimens de guerre, dont 141 vaisseaux de ligne, & 227 de 30 à 16 canons.

Le parlement a repris ses séances le 23 du mois dernier. Le 2 du courant, lord North proposa, dans la chambre des communes, pour mieux étendre & favoriser le commerce d'Irlande, 1°. de révoquer la défense de l'entrée des especes monnoyées de la Grande-Bretagne à l'Irlande. 2°. De révoquer celle de l'exportation du houblon de la Grande-Bretagne en Irlande. 3°. D'étendre aux sujets du roi en Irlande le privilege d'être admis dans la compagnie du commerce au Levant, & de leur assurer le droit d'importer en Irlande & d'en exporter, sur des navires britanniques ou irlandais, toutes marchandises exportées ou importées sur des navires britanniques par les négocians qui trafiquent au Levant. On ne doute

point que ces trois propositions ne soient agréées par les deux chambres.

Le paquebot le Carteret, arrivé à Penzance le 22 de janvier, a, dit-on, apporté la nouvelle de la prise de Pensacola par les Espagnols, secondés des Français & de quelques Américains, le 24 décembre. La garnison de Pensacola consistait en onze cents hommes. Ce serait une perte d'autant plus fâcheuse pour les Anglais, que cette baie offrait en tout tems un abri vaste & sûr pour leurs vaisseaux, & qu'il n'y a point d'endroit d'où ils eussent pu attaquer avec plus de succès les possessions espagnoles. Le général-major Prescott, de retour de New-York le 29 du mois dernier, était chargé de dépêches qui annoncent, à ce qu'on dit, qu'il s'est fait dans ce port trois embarquemens, l'un de cinq mille hommes, commandés par le général Leslie, & les deux autres de dix mille hommes, aux ordres des généraux Clinton & Cornwallis; mais on ignore la destination de ces troupes.

#### F R A N C E.

*Paris.* Le vaisseau Espagnol le *Saint-Joseph*, & une frégate de la même nation, sont rentrés à Brest le 21 janvier pour se réparer. Ils avaient été séparés de l'escadre de D. Gaston, par une tempête qu'elle essuya le 17, à vingt-cinq ou trente lieues de Brest,

& qui doit avoir dispersé quelques vaisseaux, puisque le jour suivant on signala d'Ouessant D. Arcé, avec quatre batimens. Le vent ayant changé pendant la nuit, ils avaient disparu le lendemain, & l'on espere qu'ils auront rejoint l'escadre.

Tous les colonels de l'armée de Bretagne & de Normandie, ont reçu ordre de se tenir prêts à joindre leurs régimens au mois de mars prochain. Le comte de Vaux en conservera le commandement.

M. le comte d'Estaing ayant eu besoin depuis son retour, de 25000 livres, qu'il cherchait à emprunter, S. M. qui en a été informée, lui a envoyé cette somme, en lui écrivant gracieusement, qu'elle voulait avoir la préférence sur son notaire pour lui faire cette avance, qu'il ne devait pas se mettre en peine de lui rendre. On assure aussi que la reine destine à ce vice-amiral, une épée, d'autant plus précieuse, qu'il en fera armé par S. M. elle-même : mais on craint qu'il ne puisse se charger d'un commandement cette année, parce qu'il a besoin de prendre les eaux pour se rétablir entièrement.

La cour a reçu avis que les quatre vaisseaux envoyés à l'isle de France, y sont arrivés sans avoir reçu le moindre échec, & ont mis à terre les troupes & les munitions dont ils étaient chargés pour cette colonie, qui se

trouve maintenant en état de résister à toutes les tentatives qu'on pourrait faire contre elle.

On a appris par M. de Flotte, capitaine de vaisseau, commandant la frégate l'*Aurore*, arrivée à Cadix le 22 janvier, que le 18 décembre étant à la vue de la Martinique avec les vingt-six bâtimens partis de Marseille sous son convoi, il avait été attaqué par quatorze vaisseaux Anglais. Mais le feu des batteries que M. de Bouillé avait fait disposer sur la côte, & l'intrépidité de M. de la Mothe-Piquet, qui sortit du port de Fort-Royal pour secourir le convoi, & qui se battit seul contre trois vaisseaux ennemis, donnerent à l'*Aurore* & à douze bâtimens le moyen de se dégager : quatre autres furent brûlés après avoir été déchargés : ainsi il n'en est resté que dix au pouvoir des Anglais. S. M. informée de cette belle action, a nommé M. de la Mothe-Piquet commandeur de l'ordre de Saint-Louis.

Les dépêches apportées par l'*Aurore*, annoncent aussi que nos isles sont très-bien pourvues; que M. de Grasse était attendu à la Martinique au premier jour, & que le *Tonnant*, dont on n'avait point encore eu de nouvelles, est heureusement arrivé au Cap Français.

La frégate la *Précieuse*, venant du Séné-

gal, est entrée le 19 janvier dans le port de Toulon, avec un corsaire Anglais de seize canons, dont elle s'est emparée au cap Saint-Vincent. L'équipage de cette frégate rapporte que M. Leroy de la Grange, qui commande le *Héros*, a fait une tentative sur l'isle de Gorée, mais qu'il a été repoussé avec quelque perte.

Il a paru depuis peu trois édits du roi, le premier autorisé les directeurs des hôpitaux à en vendre tous les immeubles : le second, qui contient trois articles, réunit au domaine, les offices de la maison civile du roi & de celle de la reine, dont une partie avait été aliénée, à titre de revenus casuels, aux grandes charges de la couronne : le troisième, qui renferme seize articles, porte suppression des charges de contrôleurs généraux de la maison du roi & chambre aux deniers, de contrôleur général des meubles de la couronne, &c. en un mot, des menus, & des deux charges de contrôleurs généraux de la maison de la reine ; avec établissement d'un bureau général des dépenses de la maison du roi.

On a reçu avis de Brest que M. de Guichen est sorti de ce port, le 2 de ce mois, avec dix-sept vaisseaux de ligne, quatre frégates, deux cutters & un lougre : il a sous son escorte un convoi de plus de cent voiles ; & il trans-

porte en Amérique plus de quatre mille hommes de troupes.

On a baptisé à Paris dans le cours de l'année dernière, 10506 garçons, 10108 filles, & 6644 enfans trouvés : il y a eu 5908 mariages : on a inhumé 10062 hommes & 9056 femmes ; enforte que le nombre des naissances excède celui des morts de 2140.

*P R O V I N C E S - U N I E S.*

*La Haie.* Les-Etats-Généraux, d'après les plaintes portées par le vicomte de la Herria, ambassadeur d'Espagne, ont rendu le 31 décembre une ordonnance, qui défend à tous les sujets & habitans de cette république, de naviguer ou faire naviguer vers Gibraltar, tant que durera le siege, & d'y porter ou faire porter aucunes munitions sous quelque prétexte que ce soit, à peine de dix mille florins d'amende. La cour d'Espagne a fait relacher d'abord les premiers bâtimens saisis, qui ont apporté pour excuse, qu'ils ignoraient le blocus.

Les négocians intéressés au sort des navires pris par le commodore Fielding, ont présenté à LL. HH. PP. une requête pour les supplier de prendre les mesures les plus efficaces, afin de maintenir la liberté du commerce & de la navigation. On ne fait point le parti que les Etats-Généraux prennent sur cette affaire, qui se traite avec le

plus grand secret ; mais l'on espere toujours qu'elle se terminera à l'amiable. Le comte de Byland a reçu l'ordre de revenir au Texel.

L'ambassadeur de Suede à Londres, doit avoir présenté un mémoire très-fort sur la saisie de plusieurs vaisseaux de sa nation.

### *ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE.*

*Philadelphie.* L'assemblée générale de Pensilvanie, tenue dans cette ville le 25 septembre dernier, a statué que les prétentions formées par les descendans du fondateur de cette province, sur tout le terrain désigné dans la chartre, ainsi que la réserve du cens & de l'impôt sur les acquisitions, ne pouvant se concilier avec la sûreté de la république ; l'assemblée, en qualité de corps représentatif de la province, rentre dans la possession de ces droits ; en accordant néanmoins à la famille de Penn la somme de 130 mille livres sterling, argent de la Grande-Bretagne. Cette somme sera payée à différens termes, par portions, qui ne pourront être au-dessous de 15000, ni au-dessus de 20000 liv. sterling. Le premier paiement aura lieu un an après la conclusion de la guerre actuelle avec l'Angleterre.

Le chevalier de la Luzerne, envoyé pour remplacer M. Gerard, en qualité de ministre du roi de France auprès des Etats-Unis, eut son audience du congrés le 17 novembre, &

remit ses lettres de créance, datées du 31 mai.

S U I S S E.

*Berne.* Le 14 février, M Rodolphe-Emanuel Frisching, seigneur de Rumliguen, ancien banneret, est mort, âgé de 82 ans. Il avait été baillif à Kônitz, membre du petit-conseil & banneret de la noble abbaye des bouchers. Le margrave de Baden-Dourlach l'avait décoré, en 1745, de l'ordre de la Sincérité, qu'il a porté le reste de ses jours.

*Bâle.* Le 4 février, la régence de l'université s'étant assemblée avec MM. les Scholares, pour vaquer au remplacement de la chair d'éloquence, elle a fait choix de M. Daniel Bernoulli, docteur en médecine, fils du célèbre Jean Bernoulli, professeur en mathématiques.

Le nombre des morts, pendant l'année 1779, surpasse de 51 celui des baptisés.

F I N.



# T A B L E.

## I. PARTIE. Annales littéraires.

- I. *Article qui n'aura vraisemblablement guere de lecteurs.* 3
- II. *Essai sur la colonie de Sainte-Lucie, par un ancien intendant de cette isle, &c. Neuchatel, de l'imprimerie de la Société Typographique, 1779.* 16
- III. *Observations sur la littérature en France, sur le barreau, les journaux, &c. ou lettres d'un Parisien à son ami en province, 1780.* 33
- IV. *Théâtre à l'usage des jeunes personnes, tome I. Dernier extrait.* 49
- V. *Découvertes de M. Marat, docteur en médecine, & médecin des gardes du corps de Mgr. le comte d'Artois; sur le feu, l'électricité & la lumière, &c. A Paris, de l'imprimerie de Cloussier, rue S. Jacques, 1779.* 70

## II. PARTIE. Pièces fugitives.

- I. *Anecdote.* 74
- II. *Vers sur la mort de J. J. Rousseau.* 83
- III. *Ode sur l'harmonie par Racine le fils.* 88
- IV. *Traduction d'une épître de milady Montagu à un homme qui lui reprochait son insensibilité* 99
- V. *Recueil des écrits de J. J. Rousseau, sur la copie de Geneve, proposé par souscription, in-12, de la grandeur des Théâtres de Moliere, Racine, Crébillon, &c.* 103

III. PARTIE. Annales politiques de l'Europe. 108